

Les Cahiers
Une collection pour comprendre ce qui nous arrive

Le cahier N°1
Le principe de relativité
Le cahier N°2
Le principe d'émergence

Un, deux, trois
ou
L'émergence du sens



Exemplaire numéroté :

N° : / /

A valider sur le site
[www.onehope,](http://www.onehope.com)
via un email à l'adresse:
bspee@hotmail.com
en l'accompagnant
soit de votre nom
soit d'un pseudo
soit d'un numéro

Petit Essai de Philosophie systémique

Bernard Spee

Editions Onehope

Dernière mise à jour :
27 septembre 2017

Vous pouvez contribuer à la diffusion de nos travaux et de notre site de plusieurs façons :

> 1/ si vous trouvez ce texte en accès libre sur Internet, vous pouvez nous aider à maintenir la qualité du service en versant votre contribution :

par un virement sur le compte bancaire

IBAN : BE13 0836 5681 0039

BIC : GKCCBEBB

Bernard Spee

4020 Belgique

> 2/ pour un montant de 3 euros, vous pouvez apparaître dans nos marges de soutien :

sous votre nom,

sous un pseudo ou

un jeu d'initiales

ou un code

(à mettre en communication de votre virement)

L'éditeur se réserve le droit de refuser votre choix nominatif.

> 3/ vous pouvez aussi acheter un exemplaire papier en format A4 , exemplaire numéroté et signé

qui vous parviendra par envoi postal à l'adresse que vous nous communiquerez.

Cet achat (le coût pour ce texte est de 10 euros) vous donne aussi la possibilité (cf. n°2 ci-dessus) d'une mention dans les marges du site.

Toute reproduction est soumise à autorisation.

deuxième édition

Dépôt légal : octobre 2017. D/2017/13.661/1

ISBN: 978-2-930874-17-3



Poids et Mesures
R. Magritte

Cet essai n'a pas d'autre but que de fournir un outil pour les plus jeunes et les moins jeunes afin de construire un cadre pour initier une réflexion personnelle de type existentiel : ne dit-on pas qu'on se construit en s'opposant ? Encore faut-il qu'il y ait "quelque chose plutôt que rien" ? En somme, ce texte veut être un marchepied, un seuil pour s'avancer dans un monde surinformé, complexe et changeant. On peut y poser un pied pour faire un premier pas, mais pour les suivants, il faudra se débrouiller.

Précisément, offrir d'autres pistes pour un approfondissement personnel est la raison d'être des citations en marge du texte principal. Ces citations empêchent la clôture, elles donnent un écho conforme ou décalé par rapport au texte principal afin de relancer la réflexion. Ces citations sont issues d'auteurs divers, des écrivains, des philosophes, des scientifiques et de chanteurs.

Remerciements à Johannes Palmen, Paul de Viron, Francis Heeren, Didier Califice pour leurs remarques.

*" Mais rien n'a de sens, et rien ne va
Tout est chaos
A côté
Tous mes idéaux : des mots
Abîmés...
Je cherche une âme, qui
Pourra m'aider
Je suis d'une
Génération désenchantée,
Désenchantée. "*

Année 1989

Milène Farmer

" Il n'y a pas pire agression que le non-sens. "

Année 1989

Boris Cyrulnik

*" A l'heure où s'enfuit le Bon Dieu,
qui pourrait me dire si je suis ?
[...]Juste quelqu'un de bien.
Juste quelqu'un de bien sans grand destin. "*

Année 1994 Enzo Enzo *Juste quelqu'un de bien*

*" Allô Le monde ? Je n'y comprends plus rien.
(...)
Quel est le nom du mal dont tu subis la fièvre
Les étranges idéaux, les hystéries funèbres ?
Dis-moi ce que je peux faire de ma petite place
Quels sont les actes et les mots qui peuvent t'aider à faire
face ? "*

Année 2007 Pauline Vasseur/ François Welgryn

*Beaucoup d'hommes n'attendent que l'ordre de tuer leurs voisins
: il est préférable qu'ils n'aient pas de chef, ni de Dieu.*

Préface

La philosophie est une discipline qui se trouve dans une situation singulière à plus d'un titre. D'abord, elle ne s'est en apparence jamais élevée au statut d'une science capable d'énoncer des vérités unanimement reconnues. En philosophie, tout est sujet à controverses. Cela a eu pour effet de suggérer que la philosophie n'était pas une discipline comme les autres, qu'elle poursuivait au fond un *autre but* que la connaissance du monde ou la recherche de la vérité, par exemple qu'elle avait pour mission de remettre en question les évidences communes, d'interroger ce qui va de soi. Ensuite, la philosophie est une discipline singulière parce qu'elle porte sur des objets extrêmement variés. Cela a eu pour effet de suggérer que, contrairement aux sciences particulières (mathématique, physique, chimie, biologie, psychologie, sociologie, etc.), la philosophie n'avait pas d'objet propre. En philosophie, on parle de tout et de rien.

Cette situation singulière contribue sans doute à véhiculer auprès du public non averti une certaine image déformée de la philosophie. Cette dernière apparaît, au mieux, comme une pratique visant à remettre obstinément en question les croyances communes, quel que soit leur objet, au pire comme une sorte de *blabla* fumeux qui n'est réglé par aucune norme, donc impossible à réfuter ou même à évaluer de quelque point de vue que ce soit (scientifique, esthétique, politique, etc.).

* Le philosophe anglais Bertrand Russell va même plus loin, en ajoutant que, lorsqu'une affirmation théorique est considérée comme solidement établie, elle cesse d'appartenir à la philosophie et est rangée dans les sciences particulières – lesquelles sont toutes, à l'origine, des branches de la philosophie (un fait qui est historiquement avéré). Voir B. Russell, *Problèmes de philosophie*, trad. fr. F. Rivenc, Paris, Payot, 1989, pp. 178-179. En d'autres termes, une partie du flou qui entoure la philosophie s'explique par le fait que la frontière entre philosophie et sciences s'est constamment déplacée.

Il ne serait sans doute pas très difficile de montrer qu'une telle image repose sur une série de malentendus ou de raccourcis contestables. Par exemple, il est vrai qu'en philosophie tout est sujet à controverses, mais cela n'implique pas que la remise en question des évidences soit une fin en soi. On pourrait soutenir qu'il s'agit plutôt d'un *moyen* en vue de parvenir à des conceptions plus claires et/ou plus correctes *. Si cette observation est juste, alors cela signifie, en outre, que la clarté et la correction sont des normes reconnues par le discours philosophique. En philosophie, comme dans toute discipline théorique, on s'efforce de dire des choses claires et de ne pas dire des choses fausses.

De même, il est vrai qu'en philosophie on parle de tout et de rien, mais cela ne signifie pas que la philosophie soit dépourvue d'objet clairement défini. En fait, la situation paraîtra déjà moins suspecte si l'on prend la peine de considérer que la philosophie n'est pas une discipline unitaire,

mais un *ensemble de disciplines* – baptisées précisément les « disciplines philosophiques » : logique, éthique, esthétique, métaphysique, etc. Or, chacune de ces disciplines a un objet clairement défini. Dans le langage de la tradition occidentale, la logique étudie le vrai, l'esthétique le beau, l'éthique le bien, la métaphysique ce qui est, « l'être en tant qu'être », etc.

Il est clair que ces deux mises au point ne suffisent pas, loin s'en faut, à clarifier la nature et le statut de la philosophie. De nombreuses autres questions se posent, notamment celle de savoir ce qui fait d'une question une question philosophique (à supposer que cela ait un sens de distinguer les questions philosophiques des questions non philosophiques), quelle est la relation de la philosophie aux autres sciences, etc. Quoi qu'il en soit, ce que l'on a dit ci-dessus suffit déjà à expliquer pourquoi l'apprentissage de la philosophie est souvent présenté – à juste titre – comme l'apprentissage d'une *démarche critique*, une démarche de questionnement, plutôt que comme l'étude d'un contenu théorique déterminé. Dans les termes de Kant : « Il ne faut pas tant enseigner des connaissances que la méthode pour philosopher [...] Philosopher ne veut pas dire imiter la pensée de quelqu'un, mais penser par soi-même ».**

** E. Kant, *Abrégé de philosophie*, trad. fr. A. Pelletier, Paris, Vrin, 2009, p. 39. Ce n'est évidemment pas une définition de la philosophie, puisqu'on peut vraisemblablement penser par soi-même sans faire de philosophie pour autant.

Les cahiers qui suivent offrent au lecteur une introduction à la philosophie dans ce sens. Ils partent avant tout d'un principe sain, celui selon lequel « la pensée des autres ne peut nous dispenser de réfléchir à notre tour » (I, 10). *** Leur but n'est pas de parler d'auteurs passés (il existe, à cette fin, des ouvrages d'histoire de la philosophie ou des encyclopédies en ligne de plus ou moins bonne qualité). Il n'est pas non plus de transmettre un contenu doctrinal quelconque. L'auteur l'écrit lui-même : « l'éventuelle pertinence » de ce qui est présenté ici « ne tient qu'aux relations de personnes et de savoirs que son auteur a croisées » (III, 26)

*** Dans les références entre parenthèses, le chiffre romain renvoie au numéro du cahier et le chiffre arabe à la pagination.

Autre manière de dire qu'il s'agit moins de convaincre le lecteur de la vérité de certaines propositions que de *partager* avec lui quelques réflexions personnelles, conditionnées par les rencontres plus ou moins fortuites et les lectures de l'auteur (dont des extraits sont indiqués en marge de ses développements, et entrent en résonance avec eux pour créer un réseau dense de réflexions et de questions). Ni historiques ni doctrinaux, ces cahiers sont une invitation à penser par soi-même et à s'engager dans un questionnement philosophique.

Mais précisément, la question se pose alors à nouveau : qu'est-ce qui fait d'un questionnement un questionnement de nature *philosophique* ? Bernard Spee défend l'idée qu'un questionnement philosophique est un questionnement à caractère « existentiel ». Faire de la philosophie, c'est avant tout se poser des questions à propos de ce que l'on est soi-même, des questions qui engagent la compréhension de soi-même et de sa place dans le monde, bref : des questions relatives à ce que l'on appelle communément le « sens de l'existence ». Aussi la quête du sens de l'existence apparaît-elle ici comme la question philosophique *par excellence*. C'est là, assurément, un parti-pris fécond, qui laissera le lecteur difficilement indifférent.

Le premier cahier part de ce constat : nous trouvons dans le monde plusieurs valeurs (ou des idées qui incarnent des valeurs) qui semblent être autant de réponses possibles à la question du sens de l'existence. En un sens très général, une valeur est ce qui fait que quelque chose importe ou « compte ». Les philosophes considèrent généralement qu'en reconnaissant une valeur, on reconnaît aussi les normes qui en découlent (« il faut parler/agir ainsi »), et que choisir de se conformer à des normes équivaut plus ou moins, dans les faits, à donner un sens à son existence, ou du moins à faire que certaines de nos actions « comptent ». En un mot, il est plausible de dire que les valeurs et les normes sont ce qui donne du sens aux actions humaines en tant qu'actions ; elles font d'elles autre chose que de simples mécanismes biologiques ou des réflexes instinctifs (inversement, l'auteur a raison de remarquer que « l'absence d'engagement, de mise en action, peut annihiler – semble-t-il – toute perception d'un sens à l'existence »,

(I, 24-25). ****

**** Une branche importante de la philosophie contemporaine, la philosophie de l'action, s'intéresse à ce qui définit une action humaine en tant que telle.

Pour autant, aucune de ces valeurs, prise isolément, ne semble pouvoir épuiser le sens de l'existence, car reconnaître des valeurs « toutes prêtes » imposées du dehors et s'y conformer sans se poser de question, ce n'est pas véritablement donner un sens à son existence. Le sens, suggère B. Spee, tient plutôt dans le fait de pouvoir se positionner librement face à l'ensemble des valeurs véhiculées dans la société, d'avoir cette distance critique qui permet de les reconnaître ou non en tant que valeurs. B. Spee défend ainsi une conception *structurelle* du sens de l'existence. La vieille idée structuraliste, d'après laquelle le sens d'un signifiant est dans l'écart vis-à-vis des autres signifiants, est ici appliquée à la question des valeurs et du sens de l'existence.

Le deuxième cahier aborde alors la question de l'apparition ou de l'émergence du sens, en laissant cette fois de côté la supposition d'un monde extérieur ou d'un ordre des choses « tout prêt ». Comment se fait-il qu'une action que je pose fasse sens pour moi ? Vraisemblablement, une action fait sens pour moi dans la mesure où j'ai l'expérience de cet écart, de cette non-coïncidence qui a été entrevue précédemment. Mais à quoi ressemble cette expérience ? B. Spee propose de la concevoir à partir de l'expérience d'autrui. Naturellement, il y a plusieurs manières de se rapporter à autrui : en le dominant, en s'y soumettant, etc. Certaines relations interpersonnelles de ce type, remarque très justement B. Spee, ne laissent tout simplement pas de place à l'écart structurel qui est la condition de l'émergence du sens. C'est pourquoi l'expérience de l'écart n'est pas simplement l'expérience d'autrui, mais bien l'expérience d'autrui en tant que support de « relations infinies » (II, 34). B. Spee parvient ainsi à l'idée selon laquelle ma vie fait sens pour moi lorsque je parviens à voir en autrui un pôle à l'égard duquel je peux adopter un nombre inépuisable de relations différentes (une problématique qui n'est pas étrangère à celle du dépassement de soi).

Le troisième cahier restitue à cette expérience du sens son ancrage dans le monde environnant, à commencer par le monde naturel (ou, plus spécialement, les écosystèmes) que nous n'avons pas créé et dont dépend notre existence en tant qu'êtres vivants, soit d'un point de vue biologique. L'idée qui domine les réflexions de ce troisième cahier est celle d'une « dette généralisée », une dette à l'égard de la nature, mais aussi à l'égard des générations passées (une dette qui, dans le même ordre d'idées, s'accompagne manifestement d'une responsabilité à l'égard des générations futures, bien que cet aspect soit peu développé par l'auteur).

Construits selon une véritable progression dialectique, fruits d'une démarche philosophique vivante, *en acte*, ces cahiers reflètent naturellement les préoccupations de leur auteur. Ils auront atteint leur objectif s'ils contribuent, ne serait-ce qu'un instant, à *faire penser* le lecteur à son tour.

Arnaud Dewalque
Université de Liège

Introduction

L'adolescence ou Quand le sens fait défaut ?

L'adolescence est un temps de doute et d'interrogation sur soi et sur le monde. C'est un temps de transformation. Puis avec l'âge, en principe, le temps vous installe quelque part et vous accorde quelques relatifs apaisements. Dans les faits, les plus âgés gardent toujours en eux des brins d'adolescence comme des brins d'enfance. Les questions sommeillent ou vous gardent éveiller.

Le présent texte réveille ces questions, en particulier celle d'un sens à l'existence. C'est un court essai pour une vaste question, l'"essai" étant l'appellation que peuvent prendre certains textes qui ne prétendent pas épuiser un sujet mais s'y essayer, esquisser des réponses.

La question du sens de l'existence

Depuis la plus haute Antiquité il y a au cœur de la philosophie, le souci de faire dialoguer les hommes d'une façon critique tant dans leur attention au réel que sur la recherche d'un but, d'un sens à l'existence. L'esprit comme la nature ont horreur du vide. Aussi, tous deux tendent à recouvrir le vide de nombreux voiles, de nombreux objets, de nombreuses fictions comme ce petit essai : quelque(s) chose(s) plutôt que rien...Ces fictions multiples et successives font partie du jeu de l'Evolution. A notre avis, interroger ces fictions, ce(s) "quelque(s) chose(s) plutôt que rien", fort différente(s) d'un individu à l'autre permet d'atténuer les préjugés, sources de repli sur soi, d'aveuglements et d'antagonismes de toutes sortes.

Ce texte voudrait contribuer à créer un dialogue avec ceux qui affirment être étrangers, voire rebelles à la seule perspective d'aborder cette question existentielle. Voilà pourquoi nous avons recherché la plus grande clarté sans masquer les difficultés. Nous n'avons pas hésité à joindre de petits schémas pour clarifier certains propos et nous avons cru utile de ne pas alourdir le texte par de nombreuses références.

Trois cahiers pour trois principes

Le présent essai comporte trois grandes parties ou trois cahiers avançant chacun un grand principe.

Le premier cahier porte sur un principe de relativité.

Le deuxième cahier est centré sur un principe d'émergence.

Le troisième cahier évoque un principe de mortalité
ou de dette généralisée.

" Allez jusqu'au bout de vos questions dans la voie de vos réponses... "

Rilke

" Il y a plus entre le ciel et la Terre que dans toute la philosophie "

Shakespeare

Le Cahier n°1

" Pourquoi y a-t-il
quelque chose plutôt que
rien ? "

Parménide

" Tout commence par un
rêve "

C. Lelouch

" Be or not to be, that is
the question "

Shakespeare

" Tout ce dont nous avons
besoin dans la vie, c'est
de la conviction que nos
affaires marchent mieux
que celles des voisins. "

R. Musil

Premier Cahier

Le principe de relativité

La question

Sans cesse, l'être humain se pose des questions. Nombreuses, elles surgissent le plus souvent devant des difficultés très concrètes comme la panne d'un moteur ou le refus d'une personne à entrer en relation. Pourquoi ce moteur ne fonctionne-t-il pas ? Pourquoi cette fille ne se plaît-elle pas avec moi ? Comment cela est-il possible ?

Au départ, le " pourquoi " et le " comment " sont souvent étroitement mêlés pour qu'on puisse les séparer. A ce stade de la réflexion, disons que l'essentiel réside dans le fait qu'il y ait des questions qui surgissent. Le questionnement est l'indice que l'individu est en passe de prendre une certaine distance par rapport à l'événement. Cette distance sera la prise de conscience d'un divorce, d'un désaccord entre la situation vécue et l'image de la réussite espérée ou attendue. Ce genre de désaccord nous garantit que nous ne nous confondons pas avec le monde et ses objets.

Cette découverte peut être aussi désespérante si nous nous laissons envahir par les problèmes, les contrariétés les plus ordinaires au lieu de les garder dans les limites strictes du cadre qui les a vu naître. Par exemple, en nous disant que c'est un pur problème technique et qu'il ne concerne pas l'orientation finale de notre vie.

Comment glisse-t-on d'une question ordinaire vers une question existentielle ?

La question sur le sens de l'existence surgit souvent parce que nous en sommes venus par inattention à lier intimement un problème ou une question tout ordinaire à notre existence même, à notre amour propre : dans l'exemple déjà cité, cela se traduit ainsi : " si je ne résous pas ce problème ou si je ne sors pas avec cette fille, je suis un imbécile, je ne vauds rien et par conséquent, vivre ne vaut plus la peine... "

Heureusement que chacun a appris très tôt - le plus tôt, c'est le mieux, dit-on - à éviter ce raccourci et par conséquent, à mettre chaque chose à sa place, à " faire la part des choses ". C'est ce qui s'appelle communément avoir de la maturité. Et dieu sait qu'il en faut si nous ne

désirons pas que la moindre petite contrariété de la vie quotidienne nous fasse déraiser sur la question globale " Pourquoi vivre ? " .

Hélas ! si elle s'impose, la question du sens de l'existence devient facilement aiguë et obsédante, en particulier lorsque nous sommes comme " éclatés, décalés ", c'est-à-dire quand nous n'avons plus une image claire de nous-mêmes, quand notre vie se trouve encombrée, tiraillée par mille et une choses qui nous échappent constamment. Un tel contexte conduit à penser qu'aucune réalisation personnelle n'est à espérer ou que si elle est possible, elle paraît dérisoire. De plus, la surinformation et la masse des objets disponibles et leur circulation favorisent cet éclatement, cette dispersion. Dans ces moments-là, le "que je sois" ou "que je ne sois pas", sont équivalents et ne changent rien à la réflexion. A l'opposé, tant que nous avons la conviction ou l'illusion d'être unifié, notre vie, la vie a un sens.

" Notre société déverse en vrac dans les imaginations des jeunes un flot ininterrompu d'informations de façon de plus en plus maladroite et agressive. "

J.Rousselet

Echos du passé...

Prenons le risque d'un questionnement existentiel. Quittons notre train-train quotidien (métro, boulot, dodo), tentons un dérapage, un décalage contrôlé sur cette question... A qui profite cette vie, la nôtre d'une durée probable de 30 ou 80 ans ? A qui sert-elle ?

Beaucoup vous diront qu'à poser pareille question, on risque, par exemple, le suicide. Selon Albert Camus, " Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : c'est le suicide. "¹ . Pour d'autres penseurs, nous risquons la déprime, éventuellement la folie parce que c'est une question impossible comme celle de la quadrature du cercle. Il reste que c'est la seule question intéressante, digne d'un être doué de pensée.

Il est certain qu'un état nous menace : la déception, voire la dépression, au risque de noyer cette déception dans les mots, les belles images ou dans des univers virtuels. Il s'agira d'être vigilant. Notre volonté reste de nous lancer dans ce questionnement.

Notre méthodologie

Dans les pages qui suivent, nous allons proposer différentes valeurs à cette question du sens de l'existence que nous analyserons brièvement, examiner si l'une ou l'autre ne pourrait pas être ou ne serait pas La Réponse. C'est bien là que réside la difficulté d'une telle approche. La première tentative essai consistera à prendre une valeur susceptible d'être une réponse, de la définir et de la poser comme Le Sens de

¹ A.Camus *Le mythe de Sisyphe*

l'existence. Peut-être qu'à l'examen, chacune de ces valeurs se "dégonflera", conduira à son abandon ou à son rattachement à une autre. Prenons une première hypothèse.

Premier essai de réponse :
le bonheur comme sens de l'existence.

Tout être humain cherche le bonheur. Une constante dans l'histoire de l'humanité: si on regarde les religions ou les sagesse antiques, dans l'imaginaire commun, le bonheur est défini comme cet état de plénitude, de complétude où on ne se pose plus de questions, un état où l'on n'a plus de soucis, de tracas, où l'on ne pense plus à rien. A la limite, le bonheur surgit au moment où l'être humain renonce à ce qui le caractérise en propre, à savoir la pensée... Voilà une constatation bien paradoxale...

" Le bonheur est une idée neuve en Europe. "
Saint Just

Pourtant, nous ne sommes pas les premiers à faire cette constatation. Sur ce chemin du questionnement, nous ne sommes pas seuls, d'autres nous ont précédés, beaucoup d'autres...C'est " heureux " bien-sûr mais la pensée des autres ne peut nous dispenser de réfléchir à notre tour ! Platon notait déjà que ce n'est pas le nombre qui fait la valeur d'une question ou d'une solution. Le nombre ne fait pas la vérité, tout au plus un rapport de forces...et par là, la grandeur d'une illusion religieuse ou politique.

" Ne pas lancer les hommes à la poursuite du bonheur, car le bonheur, c'est encore une idole de commerce "

A.Soljenitsyne

Avec Voltaire

Engageons un petit détour par le passé avec Voltaire. Au siècle des Lumières (18^{ème}), Voltaire a voulu combattre l'obscurantisme, fruit du manque d'instruction et d'une religion abusive. Il prenait souvent le détour de petites histoires pour amener " les Lumières de la Raison ".

Histoire d'un bon bramin²

Je rencontrais dans mes voyages un vieux bramin, homme fort sage, plein d'esprit, et très savant ; de plus, il était riche, et, partant, il en était plus sage encore : car, ne manquant de rien, il n'avait besoin de tromper personne. Sa famille était très bien gouvernée par trois belles femmes qui s'étudiaient à lui plaire ; et, quand il ne s'amusait pas avec ses femmes, il s'occupait à philosopher.

Près de sa maison, qui était belle, ornée et accompagnée de jardins charmants, demeurait une vieille indienne, bigote, imbécile, et assez pauvre.

Le bramin me dit un jour : " Je voudrais n'être jamais né ". Je lui demandai pourquoi. Il me répondit : " J'étudie depuis quarante ans, ce sont quarante années

² Voltaire, *Romans et Contes*, Edition Garnier-Fammarion, n°111.

de perdues ; j'enseigne les autres, et j'ignore tout...

Non seulement le principe de ma pensée m'est inconnu, mais le principe de mes mouvements m'est également caché : je ne sais pourquoi j'existe. Cependant on me fait chaque jour des questions sur tous ces points : il faut répondre, je n'ai rien à dire ; je parle beaucoup, et je demeure confus et honteux de moi-même après avoir parlé. "

L'état de ce bonhomme me fit une vraie peine : personne n'était ni plus raisonnable ni de meilleure foi que lui. Je conçus que plus il avait des lumières dans son entendement et de sensibilité dans son cœur, plus il était malheureux.

Je vis le même jour la vieille femme qui demeurait dans son voisinage : je lui demandais si elle avait jamais été affligée de ne savoir pas comment son âme était faite. Elle ne comprit seulement pas ma question : elle n'avait jamais réfléchi un seul moment de sa vie sur un seul des points qui tourmentaient le brahmin ; elle croyait aux métamorphoses de Vitsnou de tout son cœur, et pourvu qu'elle pût avoir quelquefois de l'eau du Gange pour se laver, elle se croyait la plus heureuse des femmes.

Frappé du bonheur de cette pauvre créature, je revins à mon philosophe, et je lui dis : " N'êtes-vous pas honteux d'être malheureux, dans le temps qu'à votre porte il y a un vieil automate qui ne pense à rien, et qui vit content ?

- Vous avez raison, me répondit-il ; je me suis dit cent fois que je serais heureux si j'étais aussi sot que ma voisine, et cependant je ne voudrais pas d'un tel bonheur. "

Cette réponse de mon brahmin me fit une plus grande impression que tout le reste ; je m'examinai moi-même, et je vis qu'en effet je n'aurais pas voulu être heureux à condition d'être imbécile.

Je proposai la chose à des philosophes, et ils furent de mon avis. " Il y a pourtant une furieuse contradiction dans cette façon de penser : car enfin de quoi s'agit-il ? D'être heureux. Qu'importe d'avoir de l'esprit ou d'être sot ? Il y a bien plus : ceux qui sont contents de leur être sont sûrs d'être contents ; ceux qui raisonnent ne sont pas si sûrs de bien raisonner. Il est donc clair, disais-je, qu'il faudrait choisir de ne pas avoir le sens commun, pour peu que ce sens commun contribue à notre mal-être. " Tout le monde fut de mon avis, et cependant je ne trouvai personne qui voulût accepter le marché de devenir imbécile pour devenir content. De là, je conclus que, si nous faisons cas du bonheur, nous faisons encore plus de cas de la raison.[...]

Des limites des Lumières ...

Le bref texte de Voltaire que l'on vient de lire a le mérite de la clarté tout en faisant écho à une culture étrangère et à la technique des automates. Avec son titre "*Histoire d'un bon brahmin* ", ce texte met en scène d'une part une vieille femme pauvre, imbécile et bigote qui croit tout avoir (c'est-à-dire le bonheur) et remercie le ciel, et d'autre part un riche penseur religieux, qui possède tout mais qui, en définitive, se sent dépourvu de tout.

Voltaire caricature une aspiration au bonheur mais surtout souligne l'incapacité du penseur à y accéder sans renoncer à la pensée. La pensée exclut le bonheur, ou à tout le moins, elle le rend transitoire, contrasté

" La religion est l'opium
du peuple. "

K.Marx

" Moins l'homme aura à
fournir de travail pour
assurer sa survie
matérielle, plus il
disposera d'énergie pour
d'autres tâches. A moins
qu'il ne trouve des
activités qui aient un sens
pour lui, son angoisse
croîtra en proportion de
l'énergie devenue
disponible "

B.Bettelheim

" Le bonheur, c'est
toujours pour demain. "
chante le poète.

voire épisodique : le bonheur ne se jugerait que par rapport au malheur et, c'est bien cette condition critique que l'Humanité semble refuser. Ainsi, ce serait un préjugé rationaliste, intellectuel qui rend inapte au bonheur !

Prenons le texte à la lettre et demandons-nous pourquoi les individus peuvent préférer la pensée et le tourment plutôt que d'être imbéciles et heureux. Il y a plusieurs réponses possibles. La première serait qu'en pensant, en réfléchissant, nous analysons et anticipons les événements, nous sommes ainsi moins vite les victimes des autres et de l'environnement. La seconde s'enracine chez l'être humain dans l'impossibilité matérielle de ne pas penser. L'être humain se débat à tout moment avec la pensée ; il peut atténuer le phénomène sans pouvoir le supprimer. Voltaire indique encore que la religion est le procédé réussissant le mieux à atténuer la pensée. Un peu plus loin, il suggère que la parfaite extinction de la pensée participe d'un autre ordre, celui de l'automate, du robot, dira-t-on aujourd'hui. Le robot serait de la pensée morte c'est-à-dire parfaitement maîtrisée et prévisible.

Dans le propos de Voltaire, remarquons la présence d'un autre préjugé de type socio-économique : suggère-t-il que la réflexion serait un privilège de riche, qu'un pauvre ne peut pas penser ? Ce serait une vue caricaturale : tout être humain, riche ou pauvre, pense ! Ce que nous sommes pourtant en droit de constater, c'est qu'un riche, s'il décide de se poser des questions, a davantage de moyens matériels pour ne pas devoir interrompre sa recherche quoique ses richesses puissent tout aussi bien devenir son unique souci comme de financer de nombreuses distractions. Bref, il sera alors occupé à tout, sauf à une réflexion sur le sens de la vie.

La tentation des bonheurs " faciles "

Si comme l'avance Voltaire, être heureux signifie ne plus penser, il y a péril dans la demeure " humaine ". Du coup, nous pouvons comprendre pourquoi de façon si obsédante et récurrente, la tradition répète que l'être humain n'est pas une bête mais un animal qui pense. Pourtant, force est de constater qu'il y a, dans l'homme, la tentation de ne plus être humain.

Si le bonheur a quelque chose à voir avec cette tentation de ne plus penser, il y a des chemins plus courts que d'autres pour y aboutir. Nous voudrions rapidement en évoquer quelques-uns pour en situer les limites.

1. La tentation du sommeil :

" Heureux ceux qui ont
sommeil, ils
s'endormiront bientôt. "
Nietzsche

" En Belgique, le suicide
représente 24,6 % des
décès chez les jeunes
âgés de 25 à 34 ans contre
20,5 % pour les accidents
de la route. "

La Libre Belgique
7/08/90

L'interruption de la pensée est dans l'ordre des choses. L'homme ne peut penser tout le temps. Le fonctionnement de la pensée suppose une suspension de celle-ci pendant un temps. Dans certains cas, au-delà d'un certain seuil, la recherche de sommeil peut devenir une fuite. En somme, cette recherche serait l'indice d'une tentation de ne plus être humain.

2. La tentation du suicide :

Si ne plus penser, c'est le bonheur, le suicide représente le plus court chemin pour un " repos " total de l'esprit. S'il représente la possibilité d'échapper au contrôle naturel et social, il représente aussi et surtout l'échec suprême pour la pensée. Produit d'une évolution millénaire, comment cette pensée n'arrive-t-elle pas à saisir le pourquoi de son surgissement ?

Devant cette difficulté, la mort peut être perçue comme le lieu d'un repos garanti tout en étant également l'événement qui suscite le plus la réflexion et l'imagination humaine. " A quoi sert-il de travailler, d'étudier puisqu'on va mourir ? " peut-on entendre. *A contrario*, d'autres répondront ceci : " C'est vrai. Si la mort est la seule chose sûre au bout du chemin de la vie, pourquoi se presser pour une certitude ? Autant être curieux de ce que peut offrir la vie, l'imprévisible, l'histoire du monde ... " Pour certains, peut-être que l'imprévisible et l'indéfini sont invivables alors que la mort s'offre comme la certitude la plus absolue d'un repos garanti...

3. La tentation des drogues :

Pour effacer la pensée et la vie, il existe des façons plus " douces " que le suicide : les drogues. L'individu s'obtient un plaisir intense et, en même temps, il y engage son autodestruction, pour parfois la mettre sur le dos d'un autre, le dealer. Au final, le drogué peut être présenté ou se présenter comme une victime des systèmes de consommation et de répression. Parfois presque comme un héros ? Malheureusement, le drogué perd très vite le contrôle de la situation en tombant dans le fameux cercle infernal : " Je me drogue parce que je suis triste, et je suis triste parce que je me drogue. ", jusqu'au jour où son corps se casse... L'entrée dans la drogue a beaucoup d'un suicide différé, déguisé.

Dans le désir de ne plus penser, remarquons que le recours à la

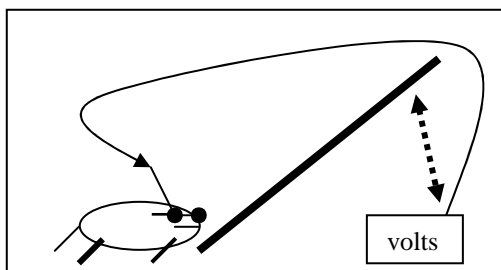
"drogue" peut être très banal si l'on songe à des activités élémentaires comme le fait de manger ou de boire. Manger ou boire sont des activités des plus rassurantes puisqu'on met en soi, on s'incorpore l'autre : ainsi, il ne peut nous manquer ou nous agresser. Manger, c'est être quelqu'un, c'est ne pas être mangé... Dans ce cas, c'est l'abondance qui suscite une façon d'être qui masque une angoisse de "n'être pas assez"...

4. La tentation de la technique totale :

Afin de rendre son existence plus légère, moins rude, l'homme est tenté depuis toujours d'économiser ses efforts, de changer la vie. Et si à cet égard, le suicide n'est pas davantage pratiqué, c'est parce qu'il paraît être un moyen si radical qu'il nécessite beaucoup de pensée, de détermination, à moins que ce ne soit de désespoir... Avant de faire l'économie de sa propre vie, l'être humain a toujours préféré envisager la mort d'autrui, son esclavage ou sa soumission. Si le progrès technique a probablement libéré l'homme de la nécessité de l'esclavage (Les Droits de l'homme), il ne l'a pas encore convaincu de la nécessité de limiter l'exploitation, la transformation de la Nature et de sa nature.

Ainsi, par exemple, l'homme a aujourd'hui les moyens micro-électroniques pour stimuler (électriquement ou chimiquement) les centres de plaisir de son cerveau. L'expérience en laboratoire montre que l'animal y recherche une fin, un but mortel.

Description du processus expérimental : Un rat placé au pied d'une planche savonnée, arrivé au sommet, son poids déclenche l'envoi d'une récompense qui sera une micro-décharge électrique au niveau d'électrodes placées dans la zone de plaisir de son cerveau. L'animal en défaille, il dégringole de la planche sous le plaisir. On observe qu'une fois qu'il a repris ses esprits, il se dépêche de remonter sur la planche pour obtenir une nouvelle décharge électrique. Un constat s'impose : il s'épuise dans ce jeu d'ascensions, il ne prend même plus le temps de s'alimenter et il en vient à se faire mourir à y grimper...



Devant cette expérience, il importe d'observer que, si le plaisir est dans la nature, celui-ci ne noie pas, ne tue pas l'individu. Tout

- " Enfin, aimeriez-vous être rhinocéros ? "
- " Pourquoi pas ? Je n'ai pas vos préjugés. "

E.Ionesco

" Le danger de la télévision réside dans cette incitation à la passivité, cette fuite devant l'initiative personnelle qu'exige la réalité, beaucoup plus que le contenu inepte ou macabre des programmes. Mais cette passivité n'est qu'un aspect de notre démission face aux machines. "

B.Bettelheim

" Il va de soi que la stabilité, en tant que spectacle, n'arrive pas à la cheville de l'instabilité. "

A.Huxley

" Mon auto, c'est ma liberté. "

" La misère est la pire des violences. "

Gandhi

au plus, peut-on noter que l'imperfection du plaisir naturel soutient l'individu face à la réalité et lui fait rechercher plus de raffinements.

Au-delà de ce fait, nous pouvons élargir notre réflexion : peut-on appréhender d'une manière générale les effets de l'envahissement des techniques sur la nature humaine ? Le perfectionnement technique semble apparaître comme un double, un sosie monstrueux de la réalité naturelle ou sociale : l'ensemble des machines qui concourent au bien-être d'un seul de nos contemporains est l'équivalent de cent cinquante esclaves. Les machines, les produits ne sont-ils pas comme une sorte de drogue, d'assuétude ?

En effet, le sosie technique suscite un plaisir facile dont le coût humain exact nous échappe. Le plaisir ainsi acquis perd de sa densité avec le temps surtout pour les nouvelles générations car ce plaisir est comme vidé de toute détermination passée, de toute contrainte, de toute consistance et finalement de toute histoire. Cette situation a pour principale conséquence la perte du coût temporel initial entre un désir et sa réalisation effective: cette perte résulte d'une contraction de l'intervalle de temps entre l'apparition du désir et le moment de sa satisfaction, contraction due au progrès technique. C'est bien le principal effet du progrès technique : en causant un plaisir immédiat, plus vif mais plus bref, l'objet technique rend l'homme dépendant et tend à le rendre plus fragile et plus immature.

5. La tentation de la violence :

Une autre façon d'éteindre la pensée est de recourir à la violence, en accusant, par exemple, l'autre, le voisin, l'étranger d'être la cause de tous les maux. Le déchaînement de l'agressivité, de la haine amène à une ivresse abominable où les êtres préfèrent se battre, abuser d'autrui, le mépriser, le détruire au risque de mourir : une mort de terroriste semble avoir plus de sens que de mourir d'ennui ou de misère sur un trottoir du Tiers-monde ou d'une mégalopole occidentale. Le riche et le pauvre peuvent être ainsi très proches dans la découverte du fait que le goût de détruire se nomme absence de sens... Le fanatisme peut être une façon de donner "sens" à une existence devenue précaire ou "trop relative".

Après avoir passé en revue différents moyens trompeurs pour accéder à un bonheur défini comme un état de clôture sur soi, nous sommes

amenés à changer de point de vue et à envisager ce qui permet tous les doutes, à savoir la pensée.

Deuxième essai de réponse :
la pensée comme sens de l'existence.

Si l'idée du bonheur comme état de satisfaction absolue et permanente semble indéradicable de l'être humain au point de lui faire rechercher de multiples substituts, c'est bien dû au fonctionnement même de la pensée. Plus précisément, nous venons de démontrer que les bonheurs faciles et artificiels sont souvent souhaités comme moyens pour effacer la pensée. Or ce qui caractérise précisément l'homme, c'est la pensée.

Tentons une définition qui a le mérite d'être générale et d'être directement éprouvée. La pensée est une puissance infinie de combinaisons et d'organisation de perceptions, d'images et d'idées : c'est en quelque sorte un jeu infini d'éléments finis. Par exemple, l'image de l'oiseau et l'image de l'être humain peuvent se trouver combinées pour donner l'image de l'ange et, plus tard le dessin de mille et un projets d'avions.

De même, la question du sens de l'existence peut provenir du rapprochement de l'image de la vie et de celle de sa fin brutale, la mort. Cette confrontation suspend l'action et amène la réflexion : pourquoi vivre puisque je vais mourir ? Ici se glisse le désir d'un sens, d'une orientation, objet de notre recherche.

Il importe d'examiner s'il n'y a pas un quelconque bonheur spirituel possible, tant il paraît insupportable à l'être humain de renoncer au bonheur. Si le bonheur est absent ici-bas, l'être humain est toujours prêt à croire à un bonheur situé dans un au-delà. Il nous faut essayer de concilier bonheur et pensée au lieu de les opposer irréductiblement. Mais qu'est-ce que la pensée ?

la pensée n'est pas absolue, elle n'est pas complètement "déconnectée" de la réalité. Le pouvoir d'abstraction et la puissance combinatoire de la pensée fonctionnent dans les limites d'un contexte physique (par ex.: contraintes sensorielles), biologique (par ex.: l'apprentissage d'une langue) sans quoi chaque pensée s'épuiserait à tout essayer, ce que peuvent faire systématiquement des ordinateurs. La pensée est toujours pensée de quelque chose qui peut ne pas être là.

" Il n'est rien que l'esprit considère comme ferme, aucune personne, aucun ordre : parce que nos connaissances peuvent se modifier chaque jour, il ne croit à aucune liaison, et chaque chose ne garde sa valeur que jusqu'au prochain acte de création. "

R.Musil

" Je pense, donc je suis. "

R. Descartes

Si la pensée ne se penche pas sur le monde, sur ce qui l'environne, elle est tentée de se prendre elle-même pour objet : l'individu pense qu'il pense. La pensée peut en arriver à ne développer que des objets abstraits, comme les idées mathématiques. Elle peut aller au-delà de ces abstractions et " tourner à vide " sans contrainte, ce qui peut donner lieu à un vertige narcissique et virtuel. Elle provoque alors un malaise, voire une angoisse devant sa capacité à revenir perpétuellement sur elle-même.

En réaction à ce vertige narcissique, l'être humain souhaite un arrêt, une fin, un objet ou encore une image qui le comblerait totalement. Cet objet, ce "petit objet", nous pourrions l'appeler le bonheur.

Paradoxalement, cet état serait très proche de la mort, un état où on ne désire plus rien. " Heureux à en mourir !" dit le poète.

En définitive, l'individu, quand il découvre un vide, un espace qui permet un questionnement incessant et radical, se retrouve face à deux types d'univers. D'un côté, l'univers mental avec des idées, des " objets " abstraits, idéaux c'est-à-dire un infini combinatoire qui offre toujours un nouveau possible. D'un autre côté, il y a l'univers de la matière, avec des objets et des personnes bien concrets, c'est-à-dire du fini qui résiste, fait obstacle à ses souhaits. Il le frustre.

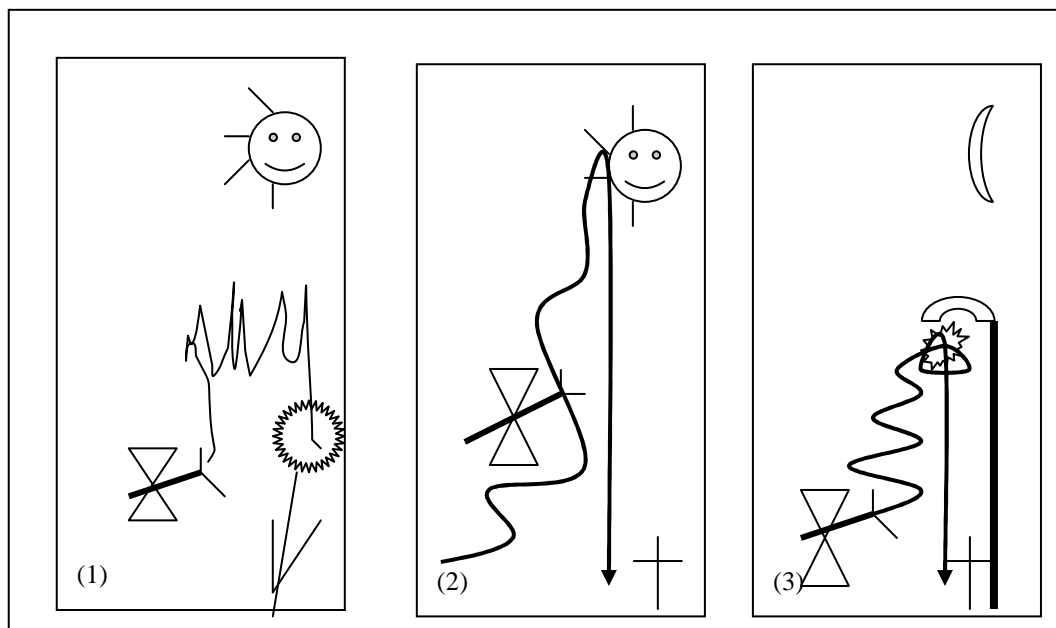
Il peut être tenté de combler ce vide par une abstraction plus forte ou par des objets bien concrets.

Entre ces deux extrêmes, l'individu cherche un équilibre, une direction, un sens. D'une part, on constate **une tendance idéaliste** avec ses objets idéaux (par ex. : la paix mondiale) et d'autre part, **une tendance matérialiste** avec ses objets matériels (par ex. : des objets de consommation comme une véhicule ou un téléphone portable). Cette recherche ne se fait pas sans malentendu.

Le principal malentendu : idéalisme ou matérialisme ?

Caricaturons notre propos.

Imaginons un instant que l'être humain soit un papillon. Cette référence imagée à un animal fort versatile permettra de mieux indiquer les situations extrêmes, les malentendus entre lesquels l'individu doit se débattre.



- (1) **En équilibre**, l'individu (// le papillon) évolue partagé entre une attirance pour l'infini (la lumière // la pensée) et son goût pour le fini (les objets). Il papillonne, il est dans un juste milieu, son juste milieu.
- (2) **Le premier malentendu** surgit quand l'individu veut s'élever, coïncider avec l'infini (la lumière). Il se trouve déséquilibré, détruit par des forces (// vents forts) qui le dépassent. Il illustrerait le mythe d'Icare.
- (3) **Le deuxième malentendu** consiste en un rabattement de l'infini sur le fini (// la lumière d'une ampoule électrique). L'infini ne peut se faire passer pour du fini sans leurrer l'individu et le mener à la déception, voire à la destruction dans une série épuisante de malentendus.

Détaillons ces deux malentendus fondamentaux : comment sont-ils possibles ?

Tout d'abord, l'idéalisme. L'homme, à la différence de l'animal, ne désire pas seulement d'une façon instinctive. Le désir humain libéré par la puissance combinatoire de la pensée est multiple, informel et illimité. Il n'y a pas un objet, une personne qui puisse satisfaire son désir une fois pour toutes. Le désir humain est ouvert sur la totalité, parfois même sur l'infini. Certains auteurs ont même été jusqu'à dire que l'homme est un animal fou ou encore un être qui rêve de devenir Dieu, c'est-à-dire la puissance infinie. Pourtant si l'être humain ne vise que la recherche de l'infini (c'est-à-dire l'ensemble des possibles mentaux), il risque de perdre tout sens des réalités, soit en s'évaporant dans un rêve (ex. : le

" Mourir pour des idées ?
D'accord mais de mort
lente. "

G. Brassens

fou qui devient, qui est Napoléon ; le fou qui voit des apparitions), soit en recherchant le pouvoir (ex. : Hitler).

Etant enfant, l'être humain désire tout. Dans son parcours vers l'âge adulte, il doit apprendre à se déprendre du tout. Progressivement, il apprend à limiter ses désirs. Notons ici que la limitation de ce désir de totalité n'est jamais acquise et peut être marquée par des blessures terribles.

" Se rappeler son encolure, c'était forcément oublier d'autres choses ! Et des choses plus importantes. "

A.Soljenitsyne

Le deuxième malentendu est le matérialisme qui considère que le sens de l'existence passe par la possession d'une multitude d'objets. C'est pour l'essentiel celui de la société où nous vivons. A vrai dire, c'est l'ignorance ou plutôt le rejet du désir d'absolu ou d'infini qui est à la base du deuxième malentendu. Ce rejet conduit l'individu à parier ou à donner une valeur infinie, absolue à des choses relatives ou à des vérités partielles, comme par exemple, l'argent, la sexualité, la technique. Ce sont là des idoles c'est-à-dire des choses relatives devenues absolues (voir le croquis n°3). Ainsi, la proposition " l'argent est nécessaire pour vivre" devient "dans la vie, il n'y a que l'argent qui compte".

A propos des idoles de la "jeunesse" : une observation

Aujourd'hui, dans les sociétés occidentales de consommation, nombreux sont ceux qui recherchent la possession d'objets comme signes distinctifs, par exemple, une marque de voiture, un type particulier de vêtement, un téléphone portable.

La complainte du progrès

Autrefois pour faire sa cour
On parlait d'amour
Pour mieux prouver son ardeur
On offrait son cœur
Maintenant c'est plus pareil
Ça change. Ça change
Pour séduire le cher ange
On lui glisse à l'oreille
Ah ...Gudule...Viens
M'embrasser...Et je te donnerai
Un frigidaire
Un joli scooter
Un atomixer
(...)
Un pistolet à gauffres
Un avion pour deux
Et nous serons heureux
(...)

Boris Vian

Avec Mai 68, on a assisté à une forte contestation de la société de consommation (exemple : le mouvement hippie). Mais contrairement, aux espérances contestataires, après Mai 68, on a assisté à une attitude de recherche, de participation à la société de consommation : les jeunes citoyens et les autres ne sont plus contestataires mais sont devenus des consommateurs à part entière. Il semble que la possession de ces objets matériels n'est plus recherchée pour leur utilité première mais comme signe distinctif. En créant une sorte de communauté qui implique l'exclusion de ceux qui ne possèdent pas ces objets, doit-on en conclure que c'est la possession d'un objet qui crée la communauté ?

Cette idée est peut-être due au fait que dans les sociétés occidentales où chacun veut faire ce qui lui plaît : chacun peut créer son système de valeurs si bien qu'au-delà d'un certain seuil, chacun est si seul qu'il développe en réaction un désir nostalgique de communauté.

La contestation de Mai 68 aurait provoqué son contraire ! Un Comble ! Le désir de communauté a été repris par le système de consommation qui lui propose un grand nombre de substituts matériels ou virtuels comme *Facebook* , qui - dans l'excès de leur usage - sont de vrais

leures.

Troisième essai de réponse :
L'amour comme sens à l'existence.

Si la pensée n'est pas le sens de l'existence, que les objets matériels ne peuvent la combler, il nous reste à envisager les idées, les images qui occupent la pensée.

Parmi ces idées, il y a une qui est omniprésente : l'amour. L'amour ne serait-il pas le sens de l'existence ?

" Les inclinaisons naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. "

Le Dom Juan de
Molière

Pourtant, à première vue, il existe de nombreuses situations qui peuvent nous faire douter que l'amour soit le sens de l'existence : d'abord la fréquence des échecs, des séparations... ; ensuite, la réduction de l'amour à une composante, comme par exemple, la sexualité. Enfin, il y a surtout le problème de la réciprocité. En effet, dans le comportement amoureux, il arrive souvent que la personne que l'on aime, devienne le seul être qui compte sans que ce ne soit réciproque. Aussi n'est-il pas étonnant que devant l'échec, l'on en vienne à considérer que la vie n'a plus de sens. Pour illustrer notre propos, prenons ce cas " classique " du jeune amoureux éconduit qui en vient à tuer son amie et une partie de sa famille... S'agissait-il là d'un véritable amour ?

En conclusion, si l'amour est le sens dernier de l'existence, ce ne peut pas être n'importe quelle forme d'amour. Il s'agit de ne pas confondre l'amour et le fait d'être amoureux. On peut être amoureux tout seul. En effet, on peut tomber amoureux du monde, de dieu, d'une personne ce qui veut dire qu'on est vivement affecté par quelqu'un ou quelque chose sans que l'autre s'en aperçoive. Le fait de tomber amoureux n'est qu'une étape, l'amour est au-delà dans la reconnaissance d'un droit de réponse chez l'autre. Aussi, bien des formes d'amour sont destructrices dans la mesure où elles ne sont pas respectueuses de la liberté d'autrui compatible avec un respect mutuel. C'est pourquoi la liberté serait à ce stade l'hypothèse à envisager comme donnant sens à l'existence.

" Il n'y a pas d'amour heureux. "

Aragon

Quatrième essai de réponse :
La liberté comme sens de l'existence.

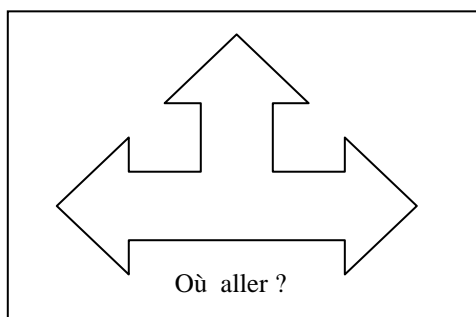
Jusqu'ici, notre réflexion nous a conduits à rejeter une série de valeurs comme celles du bonheur, de la pensée, du matérialisme, de l'amour. Tous ces rejets pointent une " idée ", la liberté, inscrite dans la *Déclaration des Droits de l'Homme* (Liberté, Egalité, Fraternité), comme dans bien des Constitutions. Voyons de plus près ce qu'on entend par le mot "liberté".

En quatre étapes ;

- A. La liberté, ce n'est pas vivre n'importe quoi. La liberté suppose que l'on soit capable de choisir. Qui dit choix, dit renoncement, privation d'autres choix qui du reste demeurent toujours possibles. Elle suppose le travail, la persévérance. En ce sens, choisir sans cesse, " zapper " est un " choix " qui empêche une chose, un être, une œuvre d'art de se rendre présent. ***Le zapping entraîne la destruction de la capacité de choisir. A la limite, c'est ne jamais choisir, le dernier choix défaisant toujours celui qui le précédait. Aucun choix n'a le temps de se concrétiser, de rencontrer la réalité, de s'inscrire dans le temps.***

" Le zapping, c'est s'abîmer dans le " tout-tout de suite ", être sous l'emprise complète de ses pulsions et s'interdire la satisfaction différée. "

Philippe Meirieux



" Appelleras-tu liberté, flotter dans le vide ? " interroge Saint-Exupéry. En fait, la liberté est faite pour autre chose qu'elle-même.

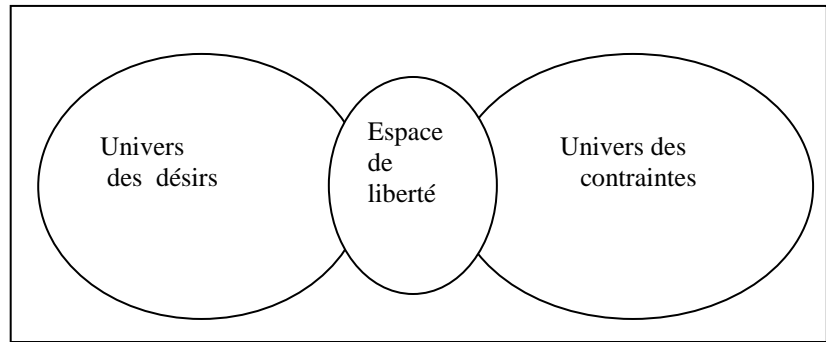
Dans le même registre, nous pouvons dire que la liberté n'est pas ces mille et un désirs qui se succèdent dans la pensée, que constamment pour notre plus grand bien, nous trions, nous rejetons en grand nombre sous peine de risquer la folie qui consiste à prendre une de ces images désirées pour la réalité.

De même, la liberté n'est pas plus l'ensemble des contraintes physiques et sociales que nous subissons.

Elle ne consiste plus à être l'ombre, le reflet des lois.

A ce stade, la liberté résiderait dans la capacité de choisir et de réaliser des choix, bref, la capacité de s'aménager un espace personnel entre l'univers des désirs et l'univers des contraintes.

" I like my choice. "



“La loi est faite pour l’homme et non l’homme pour la loi.”

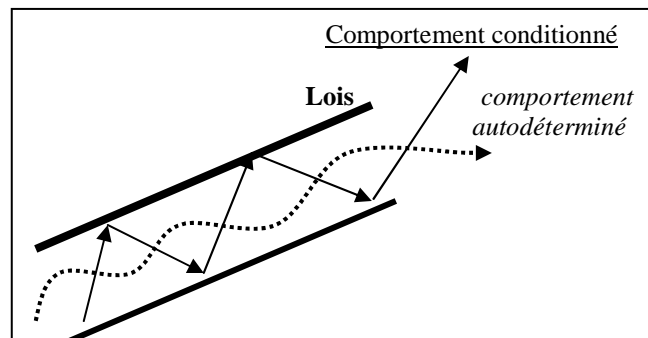
Evangile de saint Matthieu

B. Paradoxalement, la liberté suppose que l’on connaisse la Loi, les contraintes naturelles et sociales. Pour être libre, nous en venons à dire qu’il faut savoir où est la loi : peut-être reste-t-il à côté de la loi un vide, un espace où je peux vivre ? Pour éprouver la liberté, il faut savoir où sont les "barrières" pour se situer, voire éventuellement les franchir. "On ne peut transformer la nature qu’en lui obéissant." disait Galilée.

C. Concrètement, je suis libre si je connais la loi mais surtout le jour où je suis capable de me donner à moi-même des limites, des petites lois et de les respecter. On dira d’un tel individu qu’il est capable d’autodétermination.

Par exemple, dans une soirée, je fais le choix de m’arrêter au troisième verre : ce n’est écrit nulle part, je l’ai décidé par moi-même !

Remarquons que l’autodétermination peut construire pour soi-même une prison, bien qu’il soit certainement plus agréable et économique de manoeuvrer par soi-même entre les obstacles et les lois que de se cogner continuellement aux limites extérieures.



" La Vérité vous rendra libre "

Evangile de saint Jean

Ajoutons encore que l'autodétermination ne peut réellement apparaître que si l'individu n'est pas étouffé par une série de règlements : la loi ne doit pas être totale ou tyrannique.

Enfin, cette capacité à s'autodéterminer demande du temps, rencontre bien souvent des obstacles, ce qui explique que fréquemment la liberté apparaît comme une fin en soi, le but de la vie alors qu'elle ne l'est pas.

La liberté n'est pas le sens de l'existence mais elle est ce qui permet de trouver un sens à l'existence et de le vivre avec ou malgré les contraintes.

D. A ce niveau de la recherche, comme nous l'avons souligné, le sens de l'existence peut apparaître comme une valeur, une orientation qu'un individu se donne à lui-même. Or, dans le champ de l'expérience, il apparaît souvent que la liberté ne peut être uniquement perçue comme condition de sens mais surtout comme l'effet, la résultante d'un sens.

En d'autres mots, c'est le jour où mon existence trouve un sens que je me découvre enfin libre. Dans ce cas, la liberté n'est plus seulement saisie comme l'espace d'une possible autodétermination, mais comme cet état où l'individu est dans une relation de collaboration avec les éléments les plus divers de son environnement : il n'a plus peur de la vie ni de son terme, la mort, ni de perdre sa liberté. Ainsi, par exemple, un célibataire qui estime que son état maximalise sa liberté, peut un jour découvrir que le fait de vivre en couple lui procure une plus grande liberté face à la dépense d'énergie à faire face à l'environnement, comme face à l'angoisse de n'être que seul ou encore face au souci de ne compter pour personne.

Illustrons cette idée schématiquement en comparant deux célibataires à deux cercles et un couple à la fusion de ces deux mêmes cercles : le périmètre de contact avec l'espace environnant de deux cercles célibataires est supérieur à celui du cercle fusionnant les deux petits. Autrement dit, deux individus se retrouvant par ailleurs avec un espace vital plus grand (comme une ville du moyen âge ou une cellule) doivent fournir moins de dépenses énergétiques et temporelles pour se défendre de l'environnement.

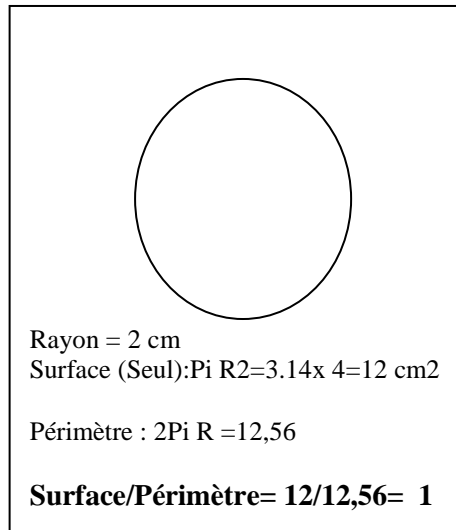
IF
(...)
Si tu peux rencontrer
triomphe après défaite
Et recevoir ces deux
menteurs d'un même
front ;
Si tu peux conserver ton
courage et ta tête
Quand d'autres la
perdront ;
Alors les rois, les dieux,
la Chance et la Victoire
Seront à tout jamais tes
esclaves soumis
Et ce qui vaut mieux que
les Rois et la Gloire
Tu seras un homme, mon
fils.

E.Kipling

la vie à deux plus économique que celle du célibataire ?

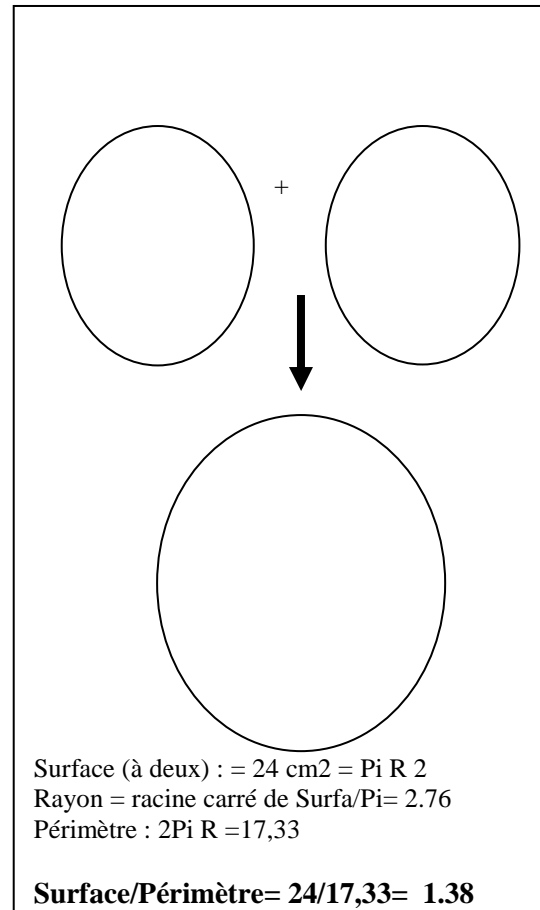
Démonstration " géométrique "

Soit l'espace d'un célibataire



La comparaison entre la situation d'un célibataire et celle d'un couple montre que le rapport entre surface et périmètre est plus économique lors d'une association. Le coût de l'espace à défendre est moins élevé d'environ 30%. C'est aussi le surcoût des dépenses d'un couple qui se sépare (une 2^{ème} télévision, lave-vaisselle, frigo, etc avec énergie et taxes.)

Soit l'espace d'un couple,
fusion de deux cercles " célibataires.



Par cette dernière précision, on peut comprendre le discours qui suit : " Le jour où votre existence a un sens véritable, il apparaîtra que ce sens dépasse votre vie, que celle-ci ne suffira pas à le réaliser, que d'autres pourront le continuer, alors vous resterez dans votre vie, que ce soit devant les échecs ou les réussites, un être libre. Sinon, s'il s'agit d'un " sens ", d'un rêve des plus accessibles, alors vous risquez à tout moment de devenir un esclave pour réaliser ce rêve ou encore de découvrir un certain vide, un certain dégoût devant la réussite. "

Ainsi, il semble bien que la liberté soit faite pour autre chose qu'elle-même. Elle implique un choix dans la durée, ce qui suppose un engagement, donc une action. L'absence

d'engagement, de mise en action peut annihiler – semble-t-il – toute perception d'un sens à l'existence. Par conséquent, la dimension de l'action doit être envisagée à son tour comme sens à l'existence.

Cinquième essai de réponse :
l'action comme sens de l'existence.

" L'homme est une passion inutile. "

Sartre

Quand on bouge, qu'on fait du sport, quand on fait quelque chose, on a déjà l'impression d'aller quelque part, d'avoir un but. Si on ne fait rien, on ne sert à rien, on n'indique rien aux autres.

La mention d'une destination suffit à faire croire qu'on a un but, un sens alors qu'au lieu-dit, il n'y a peut-être rien, une plage de sable fin...

" Le sens de la vie, c'est en avant. "

Titeuf

Par ailleurs, on peut observer que, la plupart du temps, quand les individus vivent, se retrouvent ensemble, en groupe, ils ne peuvent rester sans rien faire ou entreprendre : il leur faut agir, l'ennui les conduisant à surveiller, à agresser leur voisin. Comme le fait dire Ionesco à un de ses personnages, " Le temps est long, il faut le meubler d'agissements ".

En cette matière, on peut dire que notre époque s'y connaît : elle cultive l'activisme, le mouvement et le rendement qui pourrait n'être qu'une agitation effrénée. Un tourbillon autour d'un trou vide, du noir...

Admettons donc que dans l'agir, il y ait un sens à l'existence, une réponse claire et nette. Il ne reste plus qu'à agir. Cependant, il demeure un danger majeur : la manière dont on va agir peut nier, déshonorer, détruire le but ou le sens que l'on s'est donné ou que l'on a découvert. Autrement dit, le sens ne peut être fanatique. C'est ce que nous allons expliciter par un parallèle entre le comportement passionné et le comportement fanatique.

Ressemblances entre le passionné et le fanatique :

- Ils ont tous deux la conviction de posséder le sens de l'existence, la Vérité.

- Ils sont prêts à s'engager jusqu'à la mort.

Différences de réactions face à un problème, une difficulté :

- Devant un problème, le passionné est patient tout en étant obstiné tandis que le fanatique est impatient et cette impatience le conduit à la violence.

- Pour le passionné, tous les moyens ne sont pas bons dans la résolution d'un problème. Pour le fanatique, tous les moyens sont bons

dans la mesure où ils sont efficaces en vue de leur pouvoir.

- Devant l'échec, le passionné est tolérant alors que le fanatique est prêt à tout détruire, y compris lui-même.

- D'une manière générale, le passionné apporte la vie et le fanatique apporte la mort.

" Rien de grand ne se fait sans passion. "

Hegel

Exemples :

Gandhi et le Christ sont des individus passionnés tandis que Hitler et Staline sont des individus fanatiques dont l'action dès le départ est critiquable.

Remarquons que dans l'histoire de l'Eglise catholique, le fanatisme a sévi, il y a eu des moments où l'on a torturé au nom de l'idéal évangélique (par ex. : l'inquisition, les croisades).

Ceci démontre que, si on ne fait pas attention au choix des moyens, une intention, un projet des meilleurs qui soient, peut toujours engendrer à un moment ou à un autre son contraire. Il y a des moyens, des énergies, des puissances (techniques ou autres) qui détruisent les buts que l'on se donne.

En d'autres mots, le sens n'est pas dans un but, un projet qu'il faut viser à tout prix, un projet qui nous mettrait hors de nous, à la limite, hors de toute humanité. Le sens est aussi dans la manière d'arriver à réaliser un idéal.

Sixième essai de réponse :

le vide comme sens de l'existence.

Le souci de bien agir nous conduit à mettre évidence et à prendre en considération une autre valeur qui est celle du vide. Cette dernière proposition peut paraître paradoxale mais c'est moins étonnant qu'il y paraît si on s'interroge sur la possibilité même de discuter de l'importance d'une valeur par rapport à une autre. Pour pouvoir engager et déplacer la réflexion d'une valeur à une autre, il faut qu'il existe un espace vide, un espace de jeu entre des valeurs plus "réelles". Plus encore, il existe une fascination pour le vide. En somme, le vide est aussi une réalité mais il participe d'une réalité qui ne doit pas nous faire oublier l'importance de la "matérialité" des autres valeurs. Bref, la prise en compte du vide ne peut le faire passer comme le sens de l'existence sauf dans le cas d'une fascination morbide qui nie toutes les autres valeurs rencontrées.

« Les jeux ont besoin de la case vide, sans quoi rien n'avancerait, ne fonctionnerait. »

G. Deleuze

Conclusion **Pour un principe de relativité**

Nous avons passé en revue une série de valeurs : le bonheur, la pensée, l'amour, la liberté, l'action et le vide.. Dans notre progression, il est apparu de plus en plus évident que la réponse au sens de l'existence n'est pas dans une de ces valeurs ou de ces dimensions. En fait, chacune d'entre elles renvoie communément à une valeur capitale qui participe de l'existence mais aucune ne peut être idolâtrée, absolutisée.

Si à elle seule, chaque valeur ne constitue pas Le Sens de l'existence, la réponse serait alors dans la combinaison de ces dimensions de l'existence. Si le Sens est dans une structure globale, systémique, les valeurs existantes seraient ainsi relatives les unes aux autres. Nous aurions donc un principe qui s'impose, celui d'une relativité des valeurs. Rappelons que si le jeu des relations des valeurs dans la structure les rend relatives, cette relativité n'est possible que par un élément, le vide : cet espace permet de distinguer les valeurs, de les combiner de bien des façons et de les hiérarchiser. C'est le vide qui permet une relativité structurelle. Autrement dit, le vide est une valeur à la fois comme espace entre les autres valeurs et comme espace permettant de les hiérarchiser.

A cette relativité structurelle peuvent s'ajouter une relativité conjoncturelle ou culturelle.

Par relativité conjoncturelle, nous entendons une relativité qui est fonction de situations, de contextes variables. De fait, à partir de l'espace structurel initial que nous avons envisagé, il se trouve très souvent que dans une situation historique précise, une des valeurs de l'espace structurel initial soit absente. Or, si dans un système de valeurs, une valeur vient à manquer, elle tendra à apparaître comme absolue. Autrement dit, on l'aura compris : la mise en défaut d'une valeur fondamentale dans un ensemble de valeurs conduit à une réaction. Cette réaction implique un rééquilibrage dans cet ensemble de valeurs. Il importe, il est heureux que cette réaction se produise : elle doit être effective sans passer pour autant pour absolue. Mais il est souvent difficile d'apprécier l'importance à accorder à la réaction. Dans

Cahier 1 et 2 La Question et La réponse ?

les faits, il s'agit - au mieux - de réparer un manquement relatif tout en laissant intact le manquement résiduel et structurel, celui qui permet un certain jeu entre les valeurs. Aussi, même après les rééquilibrages les plus parfaits, on retrouvera un manquement structurel. Sauf à le faire passer pour absolu, ce manquement subsistera.

A le faire passer pour absolu plutôt que comme une pièce du puzzle des valeurs, on risque de tomber dans le nihilisme où l'on affirme le manque, le vide comme la valeur la plus fondamentale. Il reste néanmoins que la case vide est bien une pièce du jeu des valeurs.

Cette dernière problématique du déséquilibre - très fréquente dans la vie ordinaire - nous amène à une question des plus importantes à savoir : comment une valeur qui manque à un moment donné peut-elle réapparaître, émerger ?

Cette question de l'émergence peut du reste être formulée:

soit de façon absolue : c'est la fameuse question "Comment à partir de rien peut-il y avoir quelque chose ?"

soit de façon relative : c'est alors par rapport à une situation vécue où dans un ensemble de valeurs bien présentes, il en manque une...

Par conséquent, il apparaît que s'il y a une question qui s'impose pour faire sens, c'est bien celle de l'émergence : elle sera l'objet central du deuxième cahier.

Le Cahier n°2

Deuxième Cahier

Le principe d'émergence

Transition :

Dans la démarche engagée avec le premier cahier, notre point de départ était celui d'une mise en situation où un monde existe avec des valeurs, et où nous sommes conscients qu'il peut y avoir des manquements. La réflexion amorcée suppose donc bien dans un moment antérieur l'émergence d'un monde et l'émergence de la conscience que nous en avons. Ce sont là des faits. Ce qui l'est moins, c'est que par notre individualité nous y faisons sens, que nous y trouvons une place. Comment découvrir que notre contingence n'est pas absolue à savoir que d'être au monde ou que de n'y être pas, n'y changerait rien ? Le dépassement de cette contingence se fait-elle en écrasant les êtres et les choses ou dans une communion participant d'une vie quotidienne ? Bref, trouver un sens ou faire émerger un sens est un enjeu fondamental car il conditionnera notre rapport au monde.

« La plupart des hommes commencent à tenir pour naïveté l'idée que l'essentiel dans une expérience, soit de la faire soi-même, et dans un acte, d'en être l'acteur. »

R. Musil

Une Réponse à la question d'un sens à l'existence ?

Dans le premier cahier, nous avons passé en revue une série de valeurs de référence (le bonheur, la pensée, la liberté, l'amour, etc.). Isolées et envisagées pour elles-mêmes, elles ne peuvent passer pour le sens de l'existence sauf dans des situations de privation où leurs absences les requièrent de manière absolue.

Mais une fois présentes dans un contexte ordinaire, elles s'intègrent dans le jeu de la vie, dans un ensemble où il y a un jeu d'une valeur à une autre, des glissements permis par un espace, des intervalles, un "vide" qui lui-même ne peut être pris pour la valeur absolue.

Par conséquent, nous en venons à chercher dans ce deuxième cahier, la disposition, la structure relationnelle que ces valeurs pourraient avoir entre elles. Mieux encore, nous cherchons les conditions d'apparition,

Cahier 1 et 2 La Question et La réponse ?

d'émergence de ces valeurs, considérées isolément ou toutes ensemble. C'est cette apparition qui ferait sens. A défaut d'en saisir les mécanismes biophysiques, nous faisons le pari de les approcher par empathie ou par la réflexion.

Posons la proposition suivante issue du premier cahier comme démontrée à savoir que le sens de l'existence n'est pas une chose, une seule valeur, pas plus un savoir (scientifique) mais qu'il est ce qui circule entre un ensemble de valeurs.

Au regard du Temps, des vies passées et à venir, le sens de l'existence ne peut être que « quelque chose » de subtil, de complexe et en même temps de très simple, qui ne s'adresse pas seulement aux adultes très « intelligents » mais aussi aux enfants. Bref, ce « sens » doit être accessible intuitivement, perceptible par tous depuis que l'humain accède à la conscience.

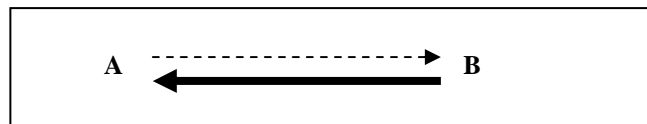
Le sens comme une structure relationnelle

Le sens ne peut être « quelque chose » que l'on met là devant soi comme un fétiche, une relique mais « quelque chose » que l'on ressent en vivant à part entière c'est-à-dire en pensée, en sentiment, en action et non pas en ne privilégiant qu'une de ces dimensions de l'être humain, comme la pensée par exemple.

A) **Le sens n'existe pas par lui-même, comme un objet** que je peux mettre là devant moi. Il n'a pas un lieu précis comme le moi, l'autre, la société, la pensée, le cœur...Il naît d'une rencontre.

Prenons le cas d'un texte et d'un lecteur : un texte (correctement rédigé et présenté) n'a de sens que si le lecteur connaît la langue, saisit le contexte et désire comprendre ce texte. Bref, le sens n'est ni dans le texte ou le lecteur, mais il naît de la mise en relation du texte et du lecteur. Précisons en les conditions.

Le sens naît au minimum de la rencontre, de la relation entre deux termes qui seront dans le cas qui nous occupe, au mieux deux personnes.

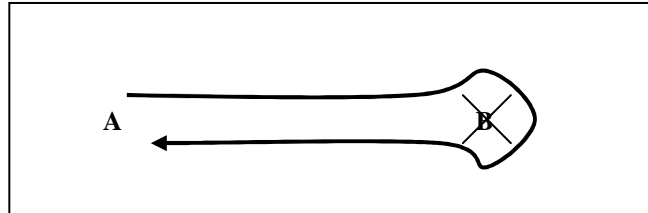


Cette relation suppose une sortie de soi, elle n'est pas spontanée, elle est provoquée par un choc (p.e.: celui de la naissance) et par d'autres . Ces chocs entraînent l'envie de réduire ces tensions et par là, un désir primaire de capter l'autre. Pourtant, cette intention est ambivalente. Le désir de capter l'autre peut signifier le risque de

« Toute conscience suppose la mort de l'autre. »

Hegel

« détruire » l'un des termes et menace ainsi d'emblée la relation. Il y a donc une distance à garder, un respect de l'autre qui ne va pas de soi. Cette tendance à capter, à « consommer » l'autre terme participe d'un réflexe d'autosubsistance, elle semble inhérente à chacun des termes, même s'ils s'en défendent.



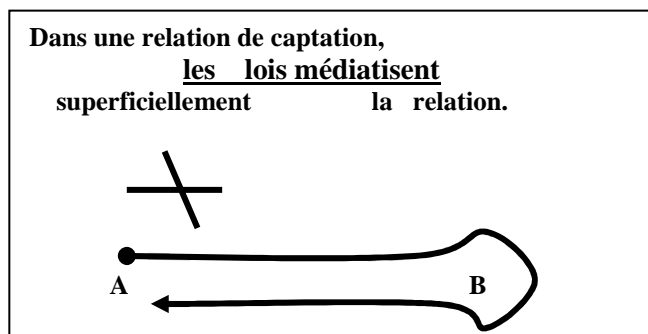
En ce sens, la loi du plus fort semble une loi de croissance qui peut même parfois avoir une apparence éducative.

La loi du plus fort tend à enfermer l'autre dans une relation duelle contre des tiers qui deviennent des sortes de boucs émissaires, des prétextes. Cette pédagogie de la loi du plus fort se résumerait par la proposition suivante : « Ma force deviendra aussi ta force si tu écrases l'autre avec moi ». La réussite de cette démarche tend à atténuer toute interrogation sur un au-delà de la relation, cette démarche tend à fermer la relation sur elle-même, sur le pouvoir acquis que l'on cherche à démultiplier sans jamais le mettre en question. Ce type de pouvoir permet-il de faire apparaître la nouveauté ou l'arrivée de l'étranger ? Non ! Un führer donnera des petits führers.

Comment échapper à ce désir de captation ?

Ce désir de captation ne peut être mis à distance que par un simple et réel degré de développement et d'éducation.

Souvent la mise à distance de la tendance à consommer, à capter l'autre terme se met en place et est consolidée, "habillée" de civilité grâce à la présence des lois : dans ce cas, les lois, les règles sont des détours, des freins, voire de simples formes convenues de politesse qui sont imposés avant une éventuelle capture ou un rapprochement sans du reste pouvoir l'empêcher.



On le voit, il apparaît que le sens n'est pas présent dans toute relation humaine: il n'est pas dans une relation de captation qui détruit à la limite son objet. Par exemple, ce bébé qui peut potentiellement dévorer sa mère qui n'est pour lui qu'un sein mais en face, il se peut qu'il y ait une mère qui veuille garder ses enfants. Il en résulte que toute relation n'implique pas un sens, elle peut être biaisée. Il s'agit d'introduire un déplacement majeur.

Au contraire de ce qui se passe dans une relation de captation, **le sens serait dans l'entre-deux des deux termes de la relation.** Chacun des deux termes est un but en soi, une fin qui exige son maintien.

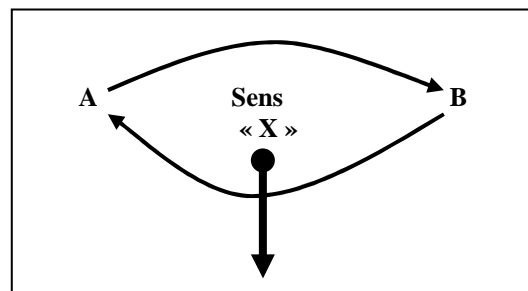
« L'homme a élaboré des sciences qui lui ont fait perdre le savoir. Toute son attention est appliquée à l'apparence des choses et néglige leur signification. »

R.Barjavel

En somme, une relation qui offre du sens, suppose le maintien des termes de la relation comme dans une sorte de contrat. A la limite, la relation elle-même devient un « objet », un « X » qui tend à décentrer la relation d'elle-même, à devenir grosse d'autre chose.

« Le goût de l'analyse psychologique peut n'être que le goût de décomposer et de recomposer. Il peut s'allier à la plus implacable dépersonnalisation de l'objet de son étude. Le sens du mystère que nous lui opposons, désigne non pas un estompé frauduleux des problèmes, mais la reconnaissance directe, par dessous les problèmes, d'un centre inépuisable de problèmes. »

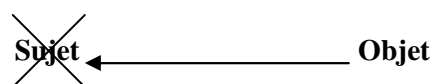
E. Mounier



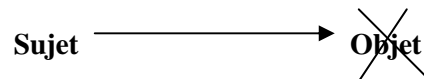
B) Y aurait-il une technique pour mieux saisir ce sens ?

En conséquence de ces premières réflexions, on pourrait penser à deux attitudes en particulier :

1. En premier lieu, à **une attitude passive**, d'effacement de soi, d'écoute. Souvent on réduit l'attitude religieuse à ce schéma. Il s'agit de se soumettre à un autre, à un grand Autre pour être.



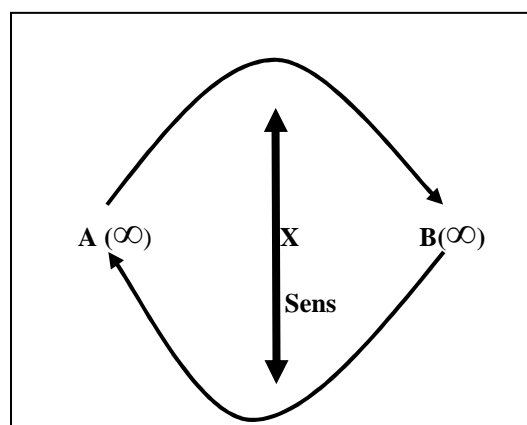
2. Par ailleurs existe **une attitude active**, provocatrice faite de manipulations où l'on force des réponses. C'est le cliché de l'attitude scientifique qui démonte, à la limite, détruit son objet pour le maîtriser, au mieux pour tenter de le reconstruire.



En fait, on peut dire que ni l'une, ni l'autre de ces attitudes (ni attitude de soumission, ni attitude de domination) ne conviennent vraiment. Ces deux attitudes poussées à l'extrême sont destructrices de toute relation.

Pour travailler le sens, **l'attitude idéale est une attitude intermédiaire, celle d'une participation, d'un dialogue.** A notre avis, le sens ne peut surgir que d'une relation qui est dialogue où les éléments de la relation se connaissent et se reconnaissent. Cette reconnaissance est engagée si l'espace qui est entre ces deux termes

s'élargit, car chacun voyant en l'autre un infini a renoncé à s'en emparer si bien que la relation devient « grosse » d'autre chose (X) que d'eux-mêmes. Aussi, dans ces conditions, je ne peux saisir le sens de la vie qu'en participant à la vie, aux rencontres, aux relations.



Pour avancer dans notre réflexion, nous vous proposons un critère, un test qui permet de pressentir que l'on est proche d'une relation de participation.

« Ce que Dom Juan met en acte, c'est une éthique de la quantité, au contraire du saint qui tend vers la qualité. Ne pas croire au sens profond des choses, c'est le propre de l'homme absurde. »

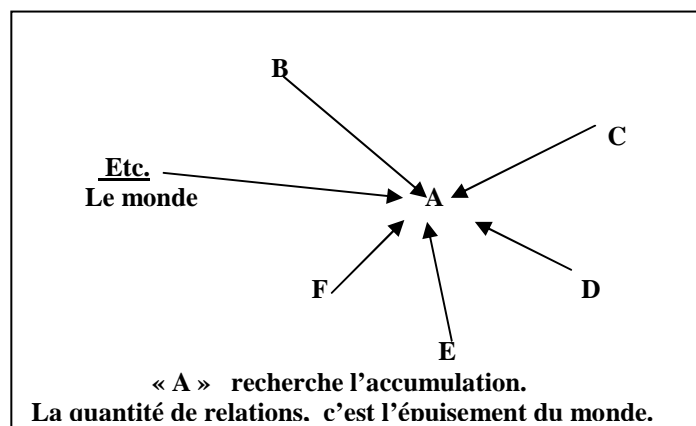
A. Camus

Ce test est le suivant :

Si l'on perçoit dans chaque objet rencontré ou dans chaque personne côtoyée un infini, l'on se trouve à proximité d'une relation de participation. Percevoir un infini veut dire avoir toujours envie de connaître plus, d'être plus en relation avec la conviction que l'on ne s'emparera jamais de la personne ou de l'objet rencontré : l'objet ou la personne sont d'une richesse infinie.

Prenons un exemple : la vie d'un étudiant n'a aucun sens si aucun des cours suivis ne l'intéresse. Par contre, elle prend un sens majeur si chaque cours est perçu comme un infini, une fenêtre ouverte sur un horizon.

Ce que nous tentons d'indiquer ici, c'est que le sens n'est pas tant dans la multitude, la quantité des relations qu'un individu établirait avec son environnement que dans la qualité de la relation ou des relations établies : pas besoin d'une multiplicité, quelques unes peuvent suffire.

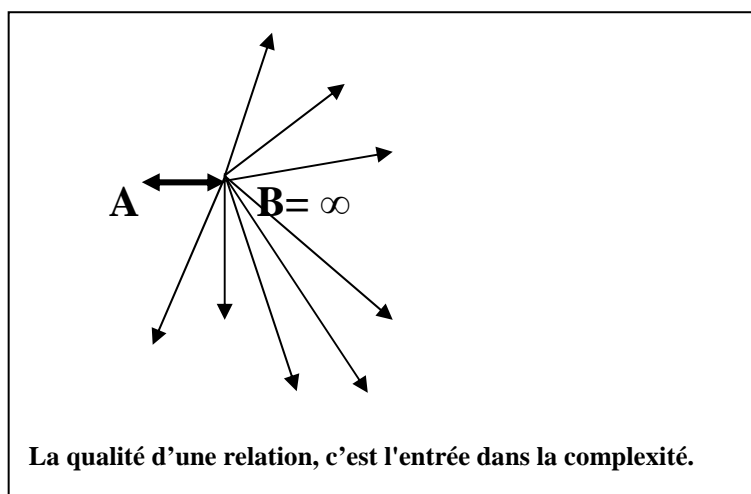


« La vérité commence à deux. »

Nietzsche

Autrement dit, la qualité ne définit pas tant par rapport à la quantité que par la reconnaissance d'une autonomie imprévisible dès la première relation engagée qui elle-même est riche, créatrice de nouvelles relations. Bref, **le sens, c'est une qualité de la relation** : plus on perçoit un infini (= une quantité infinie de relations ou une source créatrice de relations) dans chaque chose ou dans l'être le plus ordinaire, plus on est dans un univers qui a du sens.

A la limite, une seule relation peut conduire à une source infinie de relations.



La « structure » ouverte du sens

Nous venons d'indiquer que le sens surgit d'une relation de participation, plus précisément en fonction de la qualité de cette relation. Est-il possible de mieux définir la qualité de la relation autrement que par la référence à un infini présent en chaque être ?

L'amour est cette qualité qui produit du sens.

Il s'agit ici de l'amour au sens général, non pas cet amour où deux êtres se referment frileusement sur eux-mêmes pour rejeter le monde ou pour se consoler d'être nés. A notre avis, l'Amour ou le sens commence à deux, dans une relation. A ce moment où deux êtres entrent en résonance, ils « sont sur la même longueur d'onde ». L'énergie que l'un possède, se transmet à l'autre et réciproquement : ils se renforcent, ils s'animent. Cette relation peut devenir si intense, si passionnelle que la relation ou un de ses termes en vient à se détruire.

« L'amour physique est sans issue. »

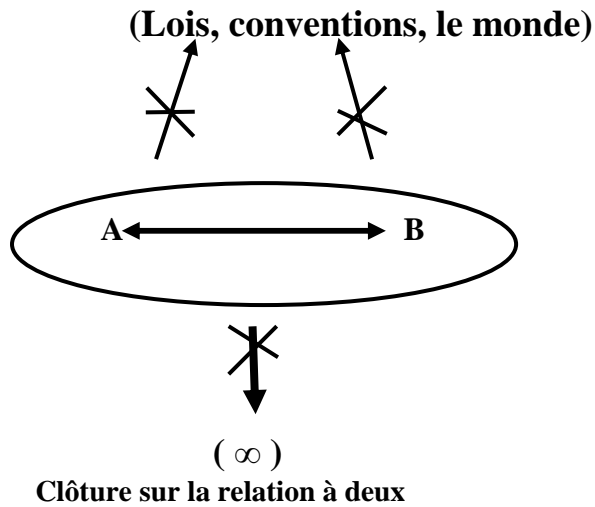
S.Gainsbourg

Souvent, dans la passion, le passage, le détour imposé par la loi ou par un tiers institutionnel est gommé : il n'y a que deux êtres seuls au monde...

Les lois, les conventions, le monde, à la limite, ne médiatisent plus la relation. C'est un amour fusionnel. Il lui manque l'ouverture, la médiation au monde.

« Créer, c'est vivre deux fois. »

A. Camus



En fait, le sens ou l'amour commence à deux dans une relation mais souvent par sa surprenante nouveauté, la relation tend toujours au départ – et c'est normal – à se refermer sur elle-même réjouie de se découvrir.

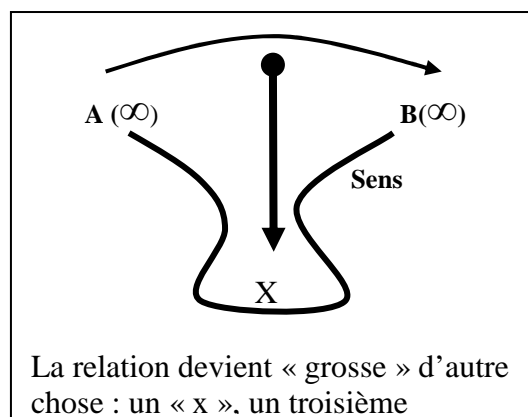
Cependant, dans les faits, dans la mesure où la relation fusionnelle échoue à dissoudre les individualités, elle s'ouvre surprise, désarçonnée, contrainte par l'échec de la fusion à autre chose. Après bien des tentatives vaines et répétées, la dualité n'est plus le "terme" final: l'espace entre les termes initiaux s'indique alors comme une ouverture à autre chose.

« Avoir un enfant, c'est manifester un accord absolu avec l'homme. Si j'ai un enfant, c'est comme si je disais : j'ai goûté à la vie et j'ai constaté qu'elle est si bonne qu'elle mérite d'être multipliée. »

M. Kundera

Cette autre chose peut devenir plus qu'un pur lieu vide, les relations des deux termes initiaux vont précipiter et se densifier pour un "x".

La relation commence à deux mais n'existera vraiment qu'à trois.



« Le fait d'être en famille, en couple, en groupe familial ou amical, donne sens aux faits et atténue le stress, alors que la solitude tue le sens. Il n'y a pire agression que le non-sens.»

B. Cyrulnik

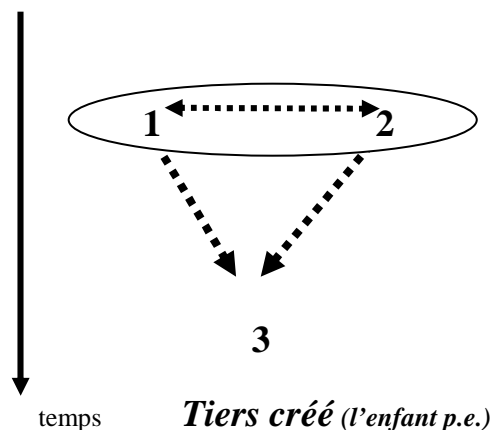
Le chiffre "3" ?

Que signifie ce chiffre « 3 » ? Il indique que le sens ou l'amour ne se maintiendra que si la relation est ouverture à ou créatrice d'autres relations. Autrement dit, le chiffre « 3 » serait la condition finale pour qu'il y ait du sens. Si une relation n'a que deux termes (par ex. : la relation amoureuse, la relation d'autorité), elle est toujours menacée de clôture, d'un enfermement dans le miroir par lequel "elle ou lui sont comme moi." ou "elle ou lui sont mon complément."

Dans une relation qui comporte trois termes, il y a un dépassement du rêve fusionnel : le troisième terme devenant par lui-même un frein pour un retour à la fusion, il y aura de plus en plus de chance d'avoir de l'imprévisible, une ouverture, une création de sens, c'est-à-dire création d'autres relations.

Du reste, la fusion (physique) est réellement impossible, elle n'est jamais que métaphorique, elle dit un désir d'union. Il faudra se résoudre à se maintenir dans le langage ou dans d'autres systèmes symboliques, pour évoquer sa vaine possibilité ou son nostalgique souhait.

En effet, pour dire ce désir d'union et son impossible réalisation, nous utilisons le langage qui est déjà une mise à distance qui nous fait créer des fictions. Il en résulte que la seule union à laquelle nous avons accès, c'est la proximité: « Si tu m'aimes, tu restera près de moi », ni trop près, ni trop loin. Nos proches et nos prochains comme futurs proches...



Le tiers créateur de sens

Cette proposition « Le Sens n'existe vraiment qu'à trois. » peut se vérifier aisément dans le domaine des relations humaines. Par exemple, la structure familiale est par excellence la structure créatrice de sens : l'enfant place les parents au milieu de leur amour en même temps qu'au-delà de leur propre mort (temporelle), au-delà de la clôture de leur amour sur eux seuls.

En fait, ce troisième terme, c'est toujours l'acceptation, au cœur d'une relation quelle qu'elle soit, de l'arrivée d'un autre. Cet autre, si petit soit-il, aura toujours la dimension d'un infini (cf. supra), puisqu'il ouvre la relation initiale à d'autres relations avec le monde, avec, parfois, le risque de la déstabiliser.

Par exemple, l'enfant ne détruit pas l'amour que les parents ont entre eux, il en indique une expression qui tend à aller au-delà d'eux-mêmes, dans une autonomie qu'ils peuvent ne pas accepter mais qui signifiera alors à long terme leur propre échec éducatif.

Par conséquent, si la structure familiale est bien le paradigme, le modèle de la structure du sens, elle peut cependant être source de non-sens quand elle empêche le départ, l'envol de l'individu. Pensons au fameux « Famille, je vous hais » de Gide.

Dans le meilleur des cas, dans une relation créatrice de sens, on voit d'une part qu'il y a une résonance particulière entre deux êtres (« 1 » + « 1 »), d'autre part, que cette relation reste médiatisée par un contexte culturel et social que nous appellerons le tiers imposé, (inscrit ou mort) : cette relation va alors produire, créer les conditions pour la mise en place d'un troisième terme "3": le nouveau tiers est par contre voulu, créé.

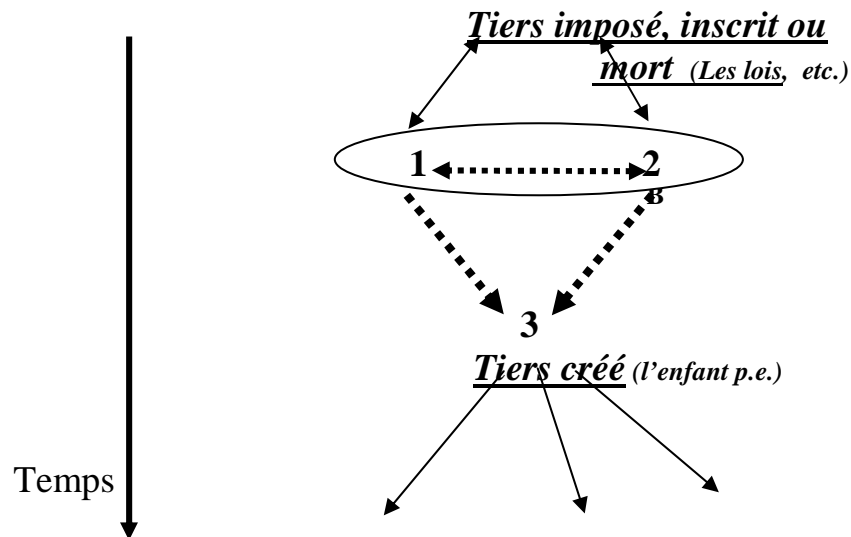
Le sens ne surgit pas du fait d'être mais de vouloir que l'Etre soit, ou plutôt qu'un être particulier soit. La découverte de l'Etre (métaphysique) ne peut se faire que par l'individualité, et plus précisément dans un jeu structurel où "un" s'ouvre à "deux" pour donner "trois".

Les deux acteurs de la relation initiale sont eux-mêmes issus d'un processus qui les a fait apparaître. Ce processus est dans les faits un ensemble d'individualités qu'on peut désigner par une fiction, l'Etre avec une majuscule. En somme qu'il se soit produit dans le passé ou qu'il se produise quelque chose dans le futur, c'est toujours par l'intermédiaire d'un jeu d'individualités.

« L'incontestable privilège de la condition de créateur est sans doute celui d'avoir accès par moments à une couche de l'expérience dont l'accès nous est ordinairement interdit. Cette connaissance ouvre à une transformation de l'émotion en « pathos » et à une manière de voir qui finit par changer le regard sur le monde, voire donner un sens à la vie. »

F.Emmanuel

En effet, on doit relever que le passé est un acteur de la relation elle-même qui se croit initiatrice. Le passé médiatise la relation, il en indique l'inscription temporelle: la permanence n'est garantie que dans l'échange, voire le retrait. Il faut abandonner la partie pour que d'autres soient.



Il en est de même, à un degré moindre, avec le produit de tout travail : la création d'un "objet", que ce soit une invention technique, une découverte mathématique, un jeu de mots ou une œuvre d'art, assure à l'individu d'être plus que la situation initiale ou passée. Le moi y est face au monde, dans un face-à-face médiatisé par une matière brute.

Cependant, l'œuvre comme un au-delà de l'individu n'est réelle que si l'auteur accepte une autonomie propre à l'œuvre. Cette autonomie signifie que le travailleur accepte de se défaire de son travail c'est-à-dire de voir surgir de nouvelles relations entre son œuvre et le reste du monde, relations dont il n'a pas le contrôle.

Si le sens de l'existence est dans l'amour, le sens est dans les types de relation qui présentent à la fois une fermeture et une ouverture au monde c'est-à-dire une relation qui est à elle-même et au-delà d'elle-même.

Explicitons le propos.

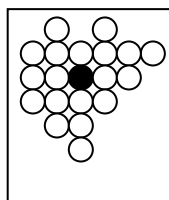
Ce que nous avons désigné comme le 3^{ème} terme, c'est précisément ce qui garantit que la relation a un au-delà d'elle-même. Il est entendu que

Cahier 1 et 2 La Question et La réponse ?

le 3^{ème} terme n'est pas quelconque, qu'il ne saurait être réductible à un simple objet. Il doit potentiellement receler une quantité infinie de relations, voire à la limite, être une source créatrice de nouvelles relations, voire encore plus simplement être un horizon...

Ainsi, nous retrouvons au détour le mot du poète Saint-Exupéry "Aimer, c'est arriver à regarder ensemble dans la même direction", ce qui ouvre l'espace à l'apparition d'un "Autre" mais sans oublier que tout a commencé par un "s'entrecroiser dans un élan pulsionnel".

Insistons pour faire observer que la condition finale, celle d'un troisième terme peut aussi, comme toute autre situation, être pervertie, par exemple, dans un couple à trois, quatre ou plus. Dans ce cas, ce troisième terme n'a rien d'un autre mais c'est un même qui s'ajoute à deux narcissismes, c'est la formation d'une foule. Et on sait que dans une foule, il est très difficile de dégager un nouvel espace pour un tiers. En effet, ce qui est recherché, c'est la fusion et pas l'ouverture ou la création d'un autre avec sa marge de liberté et de secrets.

*L'amour du mensonge*

Mais ne suffit-il pas que
tu sois l'apparence,
Pour réjouir un cœur qui
fuit la vérité ?
Qu'importe ta bêtise ou
ton indifférence ?
Masque ou décor, salut !
J'adore ta beauté.

Ch. Baudelaire

Dans la foule, il n'y a pas de reconnaissance d'une personne comme "centre inépuisable de problèmes" ou à tout le moins, comme source de nouvelles relations.

La personnalisation comme condition préalable d'accès au sens

La perception du sens suppose chez l'être humain une manière d'être particulière qui est celle de la personne humaine. Il y a donc une certaine circularité : le sens concourt à l'apparition de personnes humaines qui, dans le même temps, confortent à leur tour la production de sens, d'un sens immanent à un univers qui fait surgir des choses et des êtres qui n'existent pas.

Qu'est-ce alors une personne humaine ? Au départ, tout humain bien qu'appartenant à l'espèce humaine, n'est pas encore une personne humaine. C'est l'être humain biologique qui, dans une histoire particulière, va devenir petit à petit vraiment une personne humaine. Ce devenir est tout autant le fait de la société que de l'individu lui-même. Ainsi, le « devenir une personne humaine » se construit, dans une large

mesure, par l'emprunt ou la référence à une suite d'images idéales à laquelle un sujet s'efforcera de correspondre. Il peut aussi se trouver dans des conditions extérieures qui accélèrent ou freinent son développement, pouvant être, par exemple, simplement économiques, écologiques...

La reconnaissance de la personne ou le principe du masque

Etymologiquement, le terme « personne » signifie masque. Prenons cette étymologie au sérieux : reconnaître un être comme une personne, c'est accepter le principe du masque, à savoir que le sujet offre aux autres une image de lui-même de façon tout autant inconsciente que consciente. En conséquence, reconnaître un être comme une personne humaine, c'est accepter l'image qu'un individu donne à voir sans chercher d'emblée des côtés cachés, des secrets, des silences comme essentiels.

Notons que ce principe du masque qui participe de la construction de la personne humaine, nul n'en a un contrôle exclusif, ni le sujet qui peut s'épuiser à essayer de dire qui il est, ni la société qui peut le réduire à quelques données matérielles sans saisir sa créativité propre.

Ce principe du masque est une coquille, une couche protectrice, un "moi-peau" qui peut permettre le développement d'une originalité relative face à la toute-puissance de la société et de la nature : par son rapport à une image, chaque être humain se soutient à une manière d'être, en partie déterminée socialement, sans être cependant uniquement cette image, les images étant à la fois un écran protecteur et une cristallisation d'une partie de l'être. L'image de soi est une image de la loi, c'est-à-dire une image de ce que l'individu parvient à être, à présenter consciemment ou inconsciemment devant la loi (= l'ensemble des contraintes les plus diverses).

Cette image de soi se soutient toujours d'une image du corps sans s'y réduire : n'être que dans le look serait synonyme d'aliénation. En effet, que l'individu accepte de s'enfermer dans l'image d'un modèle ou que la société l'oblige à n'être que quelques paramètres sociaux comme le look, est une clôture destructrice. Comme nous l'avons vu, le sens en tant que phénomène relationnel ne peut apparaître que dans l'espace ouvert des relations que deux êtres ont entre eux.

Autrement dit, si l'être humain peut percevoir un sens, c'est dans la mesure où il est une personne, un être auquel on accorde d'avoir un

« L'humour est la seule philosophie sérieuse. »

« Le calembour est la fiente de l'esprit qui vole. »

Victor Hugo

« Quand nous élaborons un ordre intellectuel, nous ne savons jamais au premier abord si nous découvrons un agencement profond des choses ou si nous ne travaillons pas à rassurer notre ignorance. »

E. Mounier

masque. Ceci entraîne l'acceptation d'un décalage fréquent entre le centre d'initiative que le sujet est, et les images que lui ou d'autres présentent de lui.

De plus, le principe du masque n'exclut pas l'hypocrisie ou le jeu. Il permet surtout une expression importante, l'humour. L'humour se construit dans des décalages entre des images attendues, imposées par le quotidien. L'humour libère des peurs, des énergies, il décontracte. Pourtant, ce travail de « déliaison » ne crée pas de sens, il défait des sens forcés, convenus et oppressants. Il crée ainsi de la liberté.

Bref, le principe du masque, du jeu lié à un certain vide est un risque à courir et à dénoncer si on en vient à absolutiser le vide.

A l'équilibre, il permet une vraie différenciation des individus et une marge pour une libre reconnaissance de l'autre. Pour ce, comme nous l'attendons pour nous-mêmes, nous devons accepter de ne pas tout savoir de l'autre, lui-même participant d'un « savoir » qui lui échappe.

Le sens et le savoir.

A plus d'un endroit du présent texte, on a pu percevoir qu'au cœur de la recherche d'un sens, il y a une exigence de totalité qui lui fait rencontrer inmanquablement les savoirs des sciences sur la réalité. Il semble bien que la personnalisation, configuration de sens par excellence pour l'être humain, a d'autant plus de sens que le sujet humain la sait au cœur de la structure générale du monde. Si les sciences venaient à étayer un propos semblable, elles n'apporteraient cependant qu'un savoir qui, dans son apparition, serait temporellement postérieur au regard de l'expérience signifiante où l'individu ressent que ses relations au monde sont en accord, en résonance à la fois avec son époque, l'histoire et sa nature physico-biologique.

Cet accord peut être perçu comme un état éminent de liberté.

Ce que nous constatons, c'est que l'émotion éprouvée par exemple lors d'un tel accord, ne supprime pas une recherche sur sa structure. Ainsi, l'émotion se place dans l'ouverture à un savoir qui probablement ne saura jamais totalement en rendre compte, le savoir n'étant qu'une représentation, elle-même placée dans l'ouverture à l'émotion éprouvée.

Si telle est bien la réalité des relations entre savoir et sens, la configuration du sens suppose pour une part l'acceptation d'un degré d'incertitude : le sens n'est pas réductible à un savoir, il n'est pas maîtrisable. Vivre, c'est toujours accepter un certain degré d'incertitude tout en créant des relations.

« Il faut de l'amour pour que l'enfant s'intéresse au monde, puis il faut que l'amour meure pour que l'enfant devienne une personne, pour l'éduquer, c'est-à-dire le conduire hors de soi. Sans amour, les choses ne prennent pas de sens. Mais lorsque l'amour ne s'éteint pas, la fusion crée un monde siamois. »

B.Cyrułnik

Conclusion

A propos du principe d'émergence

Dans ce cahier, nous avons montré que le sens ne préexiste pas. Il se construit. Donner un sens à sa vie paraît une démarche toute personnelle mais pour la vivre pleinement, il faut être deux, puis trois car si à deux, on crée des relations, il y a cependant un risque d'enfermement. Ce risque s'atténue fortement avec la troisième personne car elle ouvre irrémédiablement au monde. Son apparition, son émergence se produit dans des conditions particulières que l'expérience humaine atteste dans le vécu de l'arrivée d'un nouvel être ou la réalisation d'un nouvel objet au cœur d'une relation.

La relation qui fait Sens est une relation d'amour. Les conditions de cette émergence du Sens sont présentes dans toute relation mais sa particularité est de faire apparaître quelque chose qui n'existait pas et pas de retrancher de l'existence.

Cette relation d'amour n'est pas une relation de consommation, de dévoration; ce n'est pas non plus une relation passive de soumission, encore moins une relation de domination, ni plus encore une relation d'analyse qui morcèle son objet.

Même si toutes ces relations peuvent se retrouver à des degrés divers dans une relation d'amour, la relation d'amour est une relation où les acteurs sont en dialogue sans boucler sur eux-mêmes, sans se refermer sur eux-mêmes. Dans ce dialogue, les acteurs y intègrent du passé au profit d'un terme à venir qu'ils veulent autonome, d'une autonomie qui engage petit à petit leur retrait, voire leur mort à la suite d'une série de dons. Le nouveau terme se déploiera sur l'horizon d'une amplification des êtres et donc de l'Être :

L'émergence d'un autre est toujours émergence de l'Autre.

Il en résulte que l'essentiel n'est pas de penser « Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? ». Il s'agit plutôt de penser comment, à partir de pas grand-chose, à la limite de rien, il peut y avoir un petit quelque chose, voire une nouvelle vie. Emergence. Chacun d'entre nous peut dès lors pressentir la réponse ou les conditions qui répondent à la question plus générale « Comment faire pour qu'il y ait quelque chose plutôt que rien ? ». Autrement dit, le déplacement proposé met la question métaphysique traditionnelle à la portée de l'appréciation, du jugement éthique de chacun.

Du reste, ces conditions sont probablement les mêmes que pour l'émergence de phénomènes physiques ou biologiques. L'originalité de la condition humaine réside dans sa "capacité" d'anticiper les effets d'une relation.

Prenons le cas d'une dictature (familiale ou politique) : l'identité collective que le dictateur crée avec un certain nombre d'individus souvent déboussolés et manipulés, est une entité, un tiers factice. Ce n'est pas une autre entité, voire un autre être libre capable de créer des relations. C'est plutôt une machine à exclure l'autre. Le chef ayant été le premier à oser exclure, distribue ensuite ce « droit » entre lui et ses disciples. Machine à exclure.

L'entrée en dictature suit une pédagogie de la domination : « Vous êtes faibles, je suis fort. Donnez-moi votre liberté, je vous rendrai forts. » Cette pédagogie de la domination est une pédagogie duelle – comme nous l'avons indiqué plus haut – où chacun des termes de la relation se renforce de l'exclusion, de la destruction d'un tiers qui est l'autre, l'étranger, la nouveauté. Ainsi, la dictature n'encourage pas la nouveauté mais seulement des réaménagements, des perfectionnements narcissiques du reste bien redoutables. Paradoxalement, une pédagogie égalitariste produit le même effet : elle fixe chacun des termes de la relation dans un vis-à-vis permanent conduisant vite à une jalousie obsédante, à un jeu de miroir qui conteste tout tiers antérieur comme tout tiers à venir. Confusion, chaos et violence en résultent.

En définitive, seule l'émergence d'un nouvel être, d'un nouveau terme au coeur d'une relation et pas d'un sosie, d'une copie narcissique, atteste d'une réelle ouverture au monde, d'une prise de risque.

De ce nouveau terme, on ne peut tout savoir. Dans la plupart des cas, il est même question d'en savoir si peu. Ainsi, il suffit de penser à l'incertitude qui entoure la "normalité" lors de la naissance d'un enfant, d'une oeuvre. Cette "normalité" dépend de facteurs génétiques, biologiques, environnementales, psycho-sociaux, voire politiques. Il est fort probable que la dimension de l'adoption d'un enfant donne mieux à comprendre la confiance, voire l'obligation de se déprendre de soi tout en préparant un "monde", un petit univers, une niche écologique pour voir arriver une autre vie dans un grand Monde dont on sait si peu mais dont on se doit de savoir le plus de choses.

Aussi, il est difficile de tenir la proposition qu'aujourd'hui, l'enfant ne serait plus le projet du couple, ce serait se priver et s'interdire de comprendre pourquoi on est là :

- la réponse n'est pas toute entière bien sûr dans le jeu des mécanismes biologiques

« Exister, c'est être là, simplement [...]. Tout est gratuit, ce jardin, cette ville et moi-même. [...] Voilà la nausée. »

Sartre

- la réponse est dans « le plus » affectif que l'enfant a pu pressentir de ses deux parents ce qui est d'un autre ordre : une autre création.

Cependant, tout n'est pas perdu même si les parents biologiques n'ont pas été des parents aimants. Les conditions d'émergence d'un sens peuvent être découvertes dans d'autres situations, avec d'autres.

Vers un au-delà de la question métaphysique

La question métaphysique « *Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?* » est celle qui vient après la Physique chez Aristote, autrement dit, celle qui vient après l'évidence qu'il y a bien quelque chose.

C'est un fait qu'il n'y a pas de réponses culturelles évidentes à la question métaphysique : on invente de multiples fictions (religions, mythes, philosophies, romans, histoires, voire théories scientifiques). L'esprit comme la nature ont horreur du vide. Qu'est-ce qui garantit qu'éventuellement ces fictions disent quelque chose de fondamental sur cette question ? Peut-on exclure totalement cette éventualité en-dehors des transformations technoscientifiques ?

“Si je suis,
c'est qu'Il est.”

Françoise Dolto

Il y a quelque chose : l'existence s'impose à nous, sans raison, peut-être jusqu'à la nausée. Nous n'avons pas choisi d'être là, nos parents non plus : ils nous ont conçus sans trop le savoir, un spermatozoïde parmi des millions ayant gagné une ovule. Et voici qu'à notre tour, l'arrivée d'un enfant nous surprend. Quand l'enfant est là, il s'impose, il convient de s'en occuper : les hormones, les conventions, les lois et un entourage y concourent. Mais **le sens est au-delà du fait**. L'enfant n'aura de sens que dans la capacité des parents d'ajouter quelque chose à l'ensemble des déterminismes et des "oublis" qui ont provoqué le surgissement de l'enfant, surgissement qui n'est pas sans leur rappeler leur propre surgissement contingent dans le monde.

De notre point de vue, s'il y a une réponse à la question métaphysique, c'est dans la physique même de l'existence, une physique "constructiviste".

Oui ! Le monde s'impose à nous mais nous pouvons dans notre vie découvrir comment faire en sorte que dans une situation, il y ait à partir de rien ou d'un « pas grand-chose » quelque chose de plus.

Le monde est là, l'enfant est là, je suis sans travail ou dans un boulot depuis vingt ans... Qu'est ce qui peut faire sens ? Hé bien ! Que face à ce quelque chose (travail, enfant ou monde) qui n'est pas rien, je sois en mesure d'ajouter un petit plus. Faire en sorte qu'en vivant, je découvre, que je présente les conditions (plus ou moins explicites) pour

Cahier 1 et 2 La Question et La réponse ?

reproduire ce petit plus que j'ai réussi à ajouter une première fois. Ce petit plus, on pourra le désigner comme étant de la vie, de l'amour.

Ces conditions d'émergence sont peut-être celles qui participent de l'émergence même du monde :

Identité (physique) ontologique entre l'être que je peux faire apparaître et l'Etre du monde.

Eu égard à la complexité du monde et de l'histoire, comme il n'y a pas de connaissance totale des conditions d'émergence, la perception de leurs réalités participe pour une part d'un acte de foi :

comme si à partir d'un petit geste, d'une relation, je pouvais y faire pour qu'il y ait quelque chose plutôt que rien alors qu'il y a déjà un monde que je n'ai pas fait. Il y a fort à parier que ce petit quelque chose participera du surgissement primordial qui fait qu'il y a déjà un monde avant moi.

A l'issue de ce deuxième cahier, je devrai avoir découvert et éprouvé un sentiment (ontologique) plus ou moins intense : ce sentiment m'assure d'être, voire de pouvoir être un peu plus. Cependant, dans le même moment ce que je peux ressentir, c'est un contraste, un écart entre mon pouvoir d'être et celui démesurément immense du monde qui m'entoure et qui peut m'écraser tant je suis "petit". Cet écart nous introduit à un sentiment du sublime, analogue à un sentiment de respect mais, au-delà de ce sentiment, ce qui apparaît et l'accompagne, c'est un principe de mortalité. Ce dernier est l'objet du troisième cahier.

*

Sommaire

Préface

Introduction

La question du sens de l'existence
Trois cahiers pour trois principes

Premier Cahier

Le principe de relativité.

- La question
- Comment glisse-t-on d'une question ordinaire vers une question existentielle ?
- Echos du passé...
- Notre méthodologie

1. Première essai de réponse : le bonheur
comme sens de l'existence
 - Avec Voltaire : l'histoire d'un bon bramin
 - Des limites des Lumières
 - La tentation des bonheurs " faciles " :
 1. la tentation du sommeil
 2. la tentation du suicide
 3. la tentation des drogues
 4. la tentation de la technique totale
 5. la tentation de la violence
2. Deuxième essai de réponse : la pensée
comme sens de l'existence
 - Le principal malentendu : idéalisme ou matérialisme ?
 - A propos des " idoles " de la jeunesse : une observation
3. Troisième essai de réponse : l'amour
4. Quatrième essai de réponse : la liberté
 - A/ La liberté, ce n'est pas vivre n'importe quoi
 - B/ La connaissance des lois
 - C/ L'autonomie
 - D/ La liberté comme résultante du sens
5. Cinquième essai de réponse : l'action
6. Sixième essai de réponse : le vide

Conclusion

Pour un principe de relativité

Deuxième Cahier
Le principe d'émergence

Transition

Une Réponse à la question du sens de l'existence ?

- le sens comme structure relationnelle
 - A/ Le sens n'existe pas par lui-même
 - B/ Y aurait-il une technique pour mieux saisir le sens ?
- la structure ouverte du sens
- L'amour est cette qualité qui produit du sens
- le chiffre 3 ?
- Le tiers créateur de sens
- la personnalisation comme condition préalable d'accès au sens
- La reconnaissance de la personne ou le principe du masque
- le sens et le savoir

Conclusion

*A propos du principe d'émergence
Vers un au-delà de la question métaphysique*

*

Troisième Cahier
Le principe de mortalité ou de dette généralisée

Transition

Face au 20^{ème} et au 21^{ème} siècles

A/ Une observation majeure

- Le système socio-technique comme substitut au sens de l'existence ?
- Les sociétés techniciennes comme sources de non-sens ?
Deux types de lois : 1/ La loi économique 2/La loi symbolique
- Une des conséquences quand le système boucle sur lui-même ?
- Le surgissement radical de la question du sens comme symptôme du vide culturel de nos sociétés ?
- Comment nos sociétés techniciennes s'arrangent ou se débarrassent des questions existentielles ?
- Une régulation interne ou externe ?
- La question du sens dans une société folle ?
- Comment rester une personne humaine dans une société folle ?

B/Une contestation à partir des sciences ?

- Que peut le système scientifique face aux dangers des totalitarismes politico-scientifiques ?
 1. La redécouverte de la culture traditionnelle à partir des sciences.
 2. La subversion de la logique de la puissance inscrite dans le développement des sciences :
 - La question du sens et les évolutions
 - Les limites internes aux mathématiques
 - Une limite plus générale : l'écologie
 - La limite de l'écologie en tant que science

C/La Culture en appui ?

- La dimension religieuse
 - > une première loi environnementale
- Du mythe au concept de trinité
- Une analogie avec le principe maçonnique
- Du grand Tout au sentiment religieux
 - >une deuxième loi environnementale
 - >une troisième loi environnementale

Conclusion

Avec le principe de mortalité ou de dette généralisée

*

Conclusion générale

**Du principe de relativité au principe de mortalité
ou de dette généralisée
tout en passant par le principe d'émergence qui - par excellence - fait sens**

*

Bibliographie

ou

Des lectures pour aller plus loin

*

1,2,3

Trois cahiers
pour répondre aux trois questions

que le philosophe Kant désignait comme fondamentales, comme anthropologiques :

Que puis-je savoir ?
Que dois-je faire ?
Que puis-je espérer ?

Le premier cahier intitulé "Le principe de relativité", tente de répondre à la question :
Que puis-je (s)avoir ?

Un peu de tout mais pas le tout. Il n'y a pas un objet, chose ou idée, voire une valeur, fusse même l'être aimé, qui puisse combler mon désir de (s)avoir ce qu'il en *est*. Ainsi se pose la question du sens de l'existence.

Le deuxième cahier intitulé "Le principe d'émergence", tente de répondre à la question :
Que dois-je faire ?

Je suis débarqué dans ce monde. Je le découvre à partir d'autrui, et donc à partir du monde. Il semble bien que l'exigence de sens surgisse dans un contexte relationnel qui me conduit à faire apparaître de *l'être*, voire un être, **si** je souhaite *être* en accord avec le fait d'*être* advenu au monde. La capacité de faire apparaître quelque chose qui n'existe pas avant moi, *un peu d'être*, m'introduit positivement, même si c'est petitement, à *l'Etre* du monde. Le Sens est au-delà du fait.

Le troisième cahier intitulé "Le principe de mortalité ou de dette généralisée", tente de répondre à la question : Que puis-je espérer ?

S'il est de mon devoir de faire *être* - même modestement - quelque chose pour *être* du monde, une limite temporelle s'impose à moi, celle de ma propre disparition. Je ne peux l'accepter que si j'accepte que ma tentative pour *être* est sans commune mesure avec ce que j'ai pu recevoir du monde naturel et humain pour me construire. Avec la reconnaissance d'une Dette qui me dépasse, je peux vivre ma disparition comme un don, et non comme l'échec de mon désir (originel) de m'accaparer l'Univers.

Bernard Spee est philosophe de formation. Il enseigne la littérature et l'histoire dans les classes terminales au Collège Saint-Hadelin à Visé (Belgique). Soucieux d'une approche systémique des textes et des oeuvres, il est l'auteur de nombreux articles d'analyse sur Hergé mais aussi sur Molière, Simenon, Rodenbach, F.Emmanuel sans oublier la peinture de René Magritte. Il est également l'auteur de plusieurs articles de pédagogie.